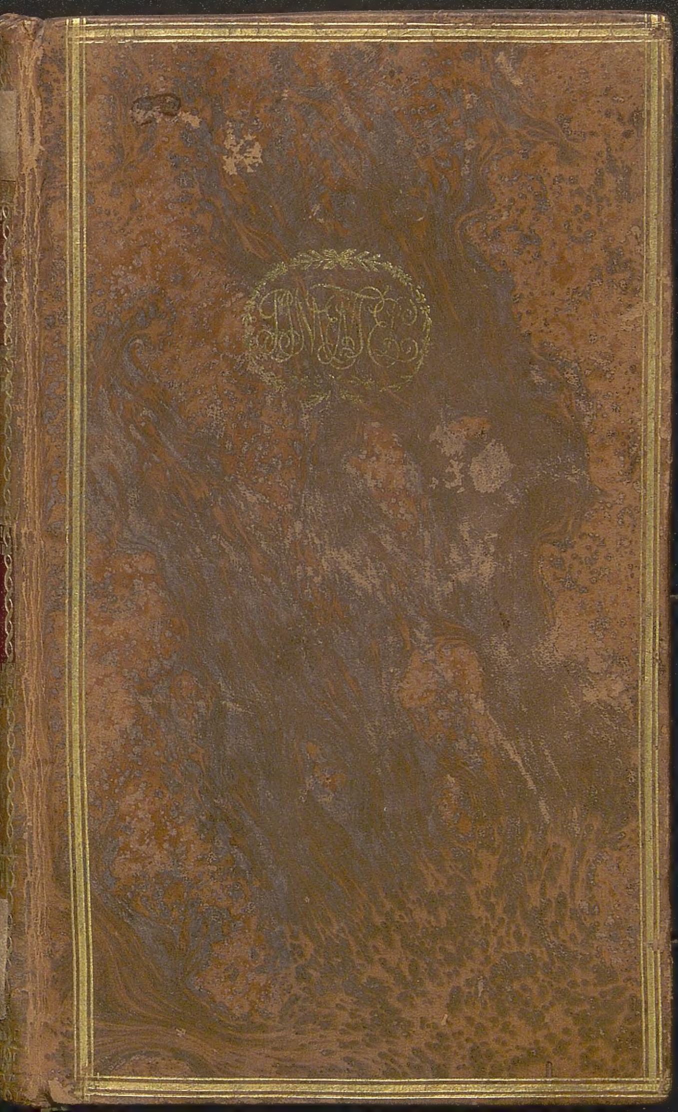
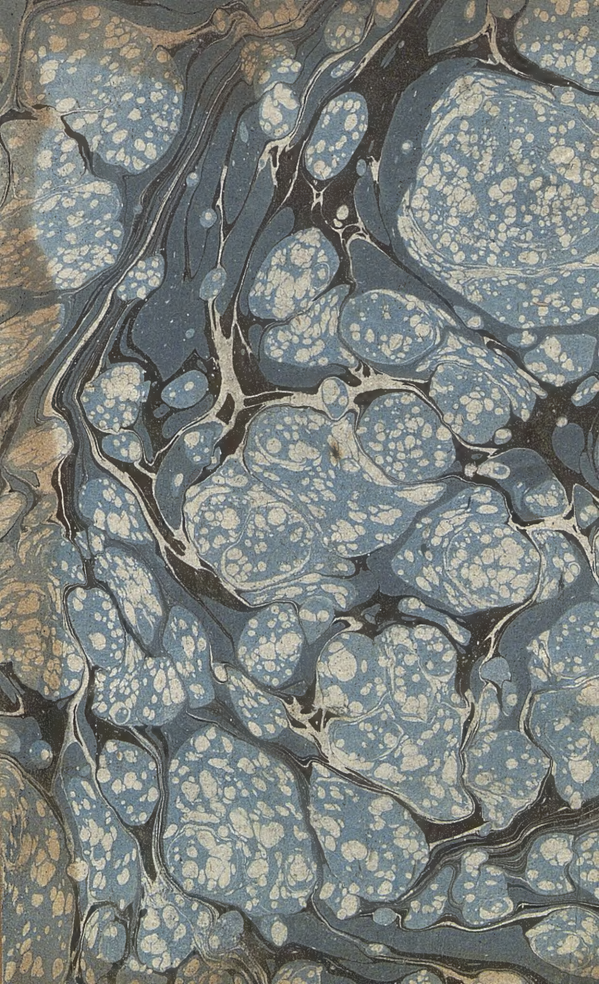
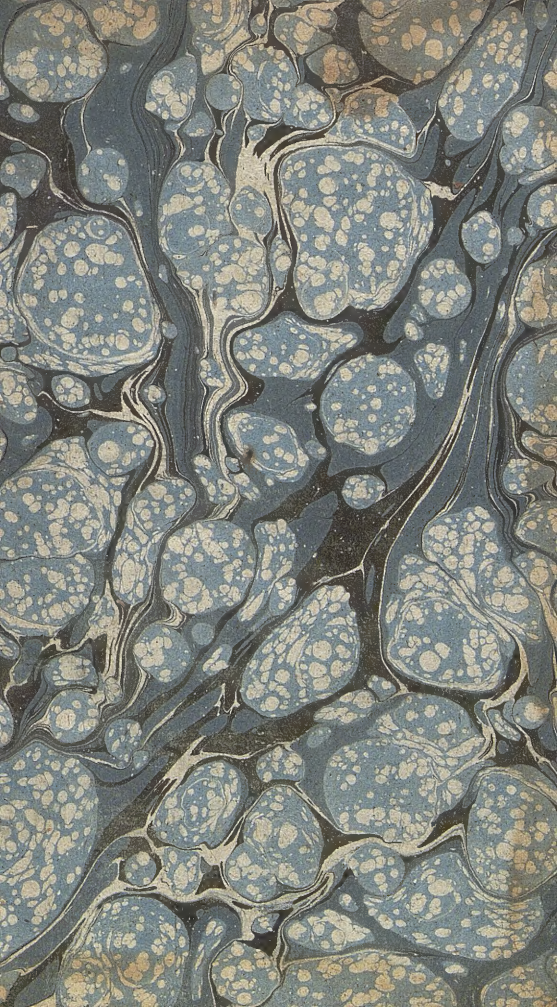
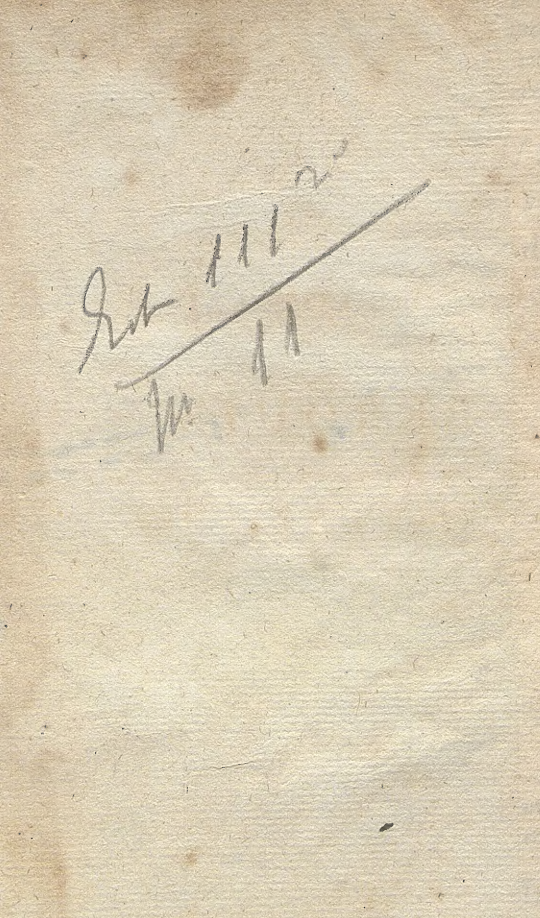








ŒUVRES COMPLETTES
DE
BERQUIN.

TOME ONZIÈME.



Ah! dieu mon dieu maman je ne peut plus parler, leve-toi et vien dans mes bras....

C. Monnet inv. del. Dupréel sculp.

L'AMI
DES
ENFANS,

PAR BERQUIN;

Mis en ordre par J. J. REGNAULT-WARIN.

Delectando pariterque monendo.
(HORAT.)

Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
(LAFONTAINE.)

TOME ONZIÈME.

A PARIS,
Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

L'AMI DES ENFANS.

MAURICE.

I.

Orléans.

MON CHER FILS,

Ne t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrois bien te le cacher; mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade; et, sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah, Dieu! Dieu! mon cœur se brise, lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil; et je suis si foible, que j'ai peine à tenir ma plume,

Il faut que tu reviennes sur le champ à la maison. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'aies point de froid en chemin. Ton père desire ardemment de te voir. « Maurice ! mon cher Maurice ! si je pouvois l'embrasser avant de mourir ! » Voilà ce qu'il a répété plus de cent fois dans la journée. Oh ! que n'es-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vîtesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi, jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon enfant ; que le Seigneur daigne veiller sur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, et je suis toujours ta bonne mère.

CÉCILE LAFORET.

II.

Orléans.

MONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'est à vous seul que je m'adresse ; c'est près de vous que j'espère trouver des secours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avois de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il étoit tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeler notre fils du collége. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main ; et à peine lui eût-il donné sa bénédiction, qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos et de mon bonheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme, et pour une mère. Encore si je souffrois toute seule ! mais auprès de moi, soupire mon pauvre fils. Il ne sait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin ! Il me brise le cœur, lorsqu'il

presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père en versant des larmes et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois lire alors sur son visage ces tristes paroles : Maitenant, ma mère, c'est à toi seule de me nourrir. En quelque endroit que j'aille, il est auprès de moi, et il essuie ses yeux pleins de larmes à mes habits. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je ? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, et mes mains sont trop foibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous ? C'est sur vous seul que repose mon espérance. Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre et malheureuse veuve. Montrez que les nœuds du sang qui nous lient, vous sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi et pour la mémoire d'un homme qui

vous aimoit. Ce que Dieu m'a laissé de forces et de courage, je l'emploierai à gagner ma vie par mon travail; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me sera cruel de le voir sortir de mes mains; je sais obéir à la nécessité. Cependant, une pensée me console, c'est que je le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant, et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'étoit son père, et mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur. Je ne puis en dire davantage. Mes larmes qui mouillent cette feuille, vous témoignent assez ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, etc.

CÉCILE LAFORET.

III.

Paris.

MADAME ET CHÈRE COUSINE,

Votre lettre du 7 du courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre époux, m'a extrêmement affligé. Vous pouvez être sûre que je partage votre douleur, et que je suis encore plus sensible à votre perte qu'à la mienne. Cependant, je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuilliez chercher votre recours auprès de moi seul. Est-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourroit s'avancer, sans biens et sans appui. Vous

connoissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous seroit insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous me parlez des nœuds du sang; mais, ma propre famille, qui est très-nombreuse, me les rappelle plus fortement encore, et je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une manière convenable. Me charger encore d'un nouveau fardeau, cela m'est absolument impossible; et je suis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonnerez. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, et mandez-moi votre résolution et celle de votre fils. S'il persiste à vouloir continuer ses études, je me vois absolument hors d'état de contribuer à son en-

tretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, madame et chère cousine, etc.

IV.

Orléans.

Monsieur le principal,

J'aurois bien des choses à vous écrire, si j'en avois la force. Je commence d'abord en pleurant; et maman, qui est assise auprès de moi, me regarde, et elle pleure aussi. Je ne sais trop ce que sera cette lettre. J'ai toujours un peu de consolation à vous l'écrire. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'aviez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverois peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il est pourtant mort;

maman n'est plus qu'une pauvre veuve, et moi je ne suis qu'un pauvre orphelin. Ah! j'en avois une frayeur terrible, lorsque j'arrivai près de la maison. Je m'étois endormi dans la voiture : je rêvai que mon papa étoit dans le ciel, et que j'étois auprès de lui. Il me prit par la main, me conduisit devant Dieu, et lui dit : « Voilà mon fils Maurice. » Dieu me regarda d'un air d'amitié, et me dit : « Console-toi, mon fils; c'est moi qui serai ton père sur la terre. » Comme il disoit cela, je m'éveillai ; et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnoient comme pour un enterrement. Cependant, nous n'étions pas encore près de la maison, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin, quand j'y arrivai, maman étoit sur la porte, qui pleuroit à m'attendre, et sanglotoit de tout son cœur. Elle m'embrassa, et me conduisit à mon papa, qui étoit dans son lit, et qui ne pouvoit plus parler. Lorsque je lui sautai au cou, Dieu sait comme je pleurois, et comme je san-

glotois. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guère. Il mit sa main sur ma tête, et me donna sa bénédiction; ensuite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, et mourut. Ah! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré, ma mère et moi. Tous les gens du village ont pleuré aussi à ses funérailles, mais maman et moi, plus que personne. Je commence à boire et à manger quelque chose; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort; et il faut que je la prie sans cesse de ne pas mourir, parce qu'autrement je ne saurois plus que devenir dans ce monde. Hélas! monsieur le Principal, vous saurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah! c'est un grand chagrin pour maman et pour moi. Mais cela ne peut pas être autrement, et j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit à son cousin de Paris, qui est un banquier fort riche, pour l'engager à me soutenir au collége; mais il

ne le veut pas, et il dit que je ne serois bon qu'à être un demi-savant. Pour moi, je pense que je pourrois être un savant tout-à-fait, si ma mère avoit la dixième partie de son argent. Mais non; il faut que je devienne apprentif de commerce, et que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les marchands sont aussi d'honnêtes gens, et des gens utiles; et que lorsqu'ils ont appris quelque chose, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi celà vous sert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier? Vous savez, monsieur le Principal, combien j'aimois à m'instruire. J'aurois voulu être un aussi grannd médecin que mon papa. J'avois toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune. Mais, j'aime mieux me taire, puisque cela ne peut être autrement. Portez-vous bien, monsieur le Principal; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne

m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me mènera dans ses voyages : s'il va du côté de Paris, j'irai vous voir ; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sol. Vous verrez, vous verrez ! Adieu, monsieur le Principal ; je suis et serai toujours comme vous m'appelliez, votre petit ami.

MAURICE.

V.

Orléans.

MAURICE, Mme. LAFORET.

MAURICE.

AH ! ma chère maman ! voilà déjà la voiture.

Mme. LAFORET, *les yeux baignés de larmes.*

Mon cher fils, tu vas donc me quitter ?

MAURICE.

MAURICE.

Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie ; autrement je serois triste dans toute la route. Où sont mes gants ? Ah ! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

Mme. LAFORET.

Qu'il m'en coûte de me séparer de toi ! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE.

Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si foible.

Mme. LAFORET.

Ce n'est qu'une demi-heure, et je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE.

Je le voudrois aussi ; mais vous savez que le médecin a dit qu'il falloit vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison ; que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher, et de mourir, c'est moi qui en serois la cause. Non, je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste !

Mme. LAFORET.

Eh bien! mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE.

Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

Mme. LAFORET.

Oui, si je pouvois.

MAURICE.

Adieu, adieu, ma chère maman.

Mme. LAFORET.

Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

MAURICE.

Vous verrez, vous verrez, je ferai toute votre joie.

Mme. LAFORET.

Ecris-moi régulièrement au moins tous les quinze jours.

MAURICE.

Toutes les semaines, maman. Vous m'écrirez aussi?

Mme. LAFORET.

Peux-tu me le demander ? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde.

MAURICE.

Oh ! sûrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

Mme. LAFORET.

Oui, mon enfant; et tu resteras ici quinze jours. Oh! si ce temps étoit déjà venu !

MAURICE.

Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

Mme. LAFORET.

Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu. (*Ils se font signe de la main, jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.*)

VI.

Rouen.

M. DUPRÉ, marchand d'étoffes de soie, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur?

MAURICE.

Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit Laforet; vous devez savoir de quoi il est question.

M. DUPRÉ.

Ah! tu es le petit Laforet! Je suis bien aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, *en soupirant.*

Hélas! oui, monsieur.

M. DUPRÉ.

Tu as été quelque temps au collége: sais-tu lire?

MAURICE.

Je le savois déjà, que je n'avois que cinq ans; et j'en ai dix.

M. DUPRÉ.

Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE.

48; et 6 fois 48 font 288; et 6 fois 288 font .... attendez un peu .... font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

M. DUPRÉ.

Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE.

Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis; j'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRÉ.

C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE.

Je ne demande pas mieux. Mais, monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRÉ.

Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentifs.

MAURICE.

Je vous en prie de grace, monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRÉ.

J'en parlerai à ma femme, et nous verrons à te satisfaire.

MAURICE.

Oh ! quand vous me présenterez à

elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment....

M. DUPRÉ.

Ah! ah! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie?

MAURICE.

Avez-vous des enfans, monsieur?

M. DUPRÉ.

Oui, un fils et une fille.

MAURICE.

Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi?

M. DUPRÉ.

Ils sont à-peu-près de ton âge.

MAURICE.

Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini, ma besogne; je sais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment; je peux leur montrer ce que je sais.

M. DUPRÉ.

Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE.

Oh! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRÉ.

Allons, viens avec moi; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE.

Je ne veux que lui parler de maman, pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

VII.

Mme. DE S. AULAIRE, jeune et riche veuve; MAURICE.

MAURICE, *portant un rouleau de satin sous son bras.*

Votre serviteur, madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie 12 aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix?

Mme. DE S. AULAIRE.

Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE.

N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame ?

Mme. DE S. AULAIRE.

M. Dupré est un honnête homme ; je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il ?

MAURICE.

156 livres, madame.

Mme. DE S. AULAIRE.

C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête, et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant ?

MAURICE.

Oui, madame, si vous me le donnez.

Mme. DE S. AULAIRE.

Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE.

Oh ! sûrement.... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame ?

Mme. DE S. AULAIRE.

A quoi bon cette question?

MAURICE.

A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

Mme. DE S. AULAIRE.

Et pourquoi donc?

MAURICE.

C'est qu'alors j'aurois vingt sols par aune à rabattre: M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puisqu'il peut vous la donner à meilleur marché. –

Mme. DE S. AULAIRE.

Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE.

Eh bien! c'est douze francs à vous rendre.

Mme. DE S. AULAIRE.

Il sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses de ma fête.

MAURICE.

Madame, je ne les prendrai pas.

Mme. DE S. AULAIRE.

Tu les prendras : je te les donne.

MAURICE.

Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon?

Mme. DE S. AULAIRE.

Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE.

Oh! que je suis aise! Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas long-temps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussitôt.

Mme. DE S. AULAIRE.

Non, non, je ne te laisse pas aller si vîte. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, et où elle demeure.

MAURICE.

Ah! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les

pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade ; c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans le commencement, pour me tenir en pension à Paris au collége d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa vouliot m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprentif de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avait voulu, je serois retourné au collége, et j'aurois été médecin. Ah! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes ; et mes régens étoient bien contens de moi. La première fois que vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrai s'il m'aimoit. Oh! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

Mme. DE S. AULAIRE.

Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher

cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais, dis-moi, serois-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension?

MAURICE.

Ah! si Dieu le vouloit! mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent, et pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

Mme. DE S. AULAIRE.

Cela est vrai; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu as passé au collége, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès?

MAURICE.

Oh! madame! avec quelle joie je subirois cet examen! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne; vous verrez ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

Mme. DE S. AULAIRE.

Sais-tu où est le collége royal de cette ville ?

MAURICE.

Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

Mme. DE S. AULAIRE.

Eh bien ! attends un peu. (*Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remettant à Maurice :*) Tiens, cours au collége, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes complimens, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE.

Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

Mme. DE S. AULAIRE.

Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

MAURICE.

Je vais d'abord porter votre lettre,

et puis je courrai chez M. Dupré, qui m'attend.

Mme. DE S. AULAIRE.

Prends bien garde à t'égarer.

MAURICE.

Oh! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse dame. En moins d'une heure M. le Principal aura votre billet: j'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

LE PRINCIPAL du collége, MAURICE.

MAURICE.

Monsieur le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de madame.... Ah! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL.

Cela n'est pas nécessaire, mon enfant; elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre, et regarde la signature.*)

DE S. AULAIRE ! Oh ! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)

MONSIEUR,

« L'enfant que je vous envoie est un pauvre orphelin. Son père vient de mourir, et sa mère s'est vue dans la nécessité de le retirer du collége, pour le placer en apprentissage. Il paroît cependant qu'il a un goût très-vif pour l'étude. Je vous prie en grace de vouloir bien l'examiner; et s'il vous donne quelques espérances, je m'engage à pourvoir à son éducation. Ma fête, que je célèbre aujourd'hui, m'impose le devoir de faire une œuvre utile, et le ciel semble m'avoir adressé cet enfant pour en être l'objet. Je vous prie, monsieur, de me mander ce que vous pensez sur son compte.

J'ai l'honneur d'être, etc. »

LE PRINCIPAL.

Prends un siége, mon petit ami; je suis à toi dans la minute. J'ai une lettre pressée à finir.

MAURICE.

Ah! monsieur, que vous avez là de

beaux livres! Il y a bien long-temps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez?

LE PRINCIPAL.

Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, *prenant un livre.*

Oh! c'est Homère! mais il est en grec; c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en françois.

LE PRINCIPAL.

Comment? tu as lu Homère? Et qu'en penses-tu?

MAURICE.

Il est plein de belles choses: il a surtout de superbes comparaisons. Je voudrois seulement qu'Achille ne fût pas si violent et si opiniâtre.

LE PRINCIPAL.

Et quels traits de violence et d'obstination as-tu à lui reprocher?

MAURICE.

Est-ce bien fait à lui, de laisser les Grecs dans l'embarras! Est-ce leur faute, s'il avoit une querelle avec Agamemnon? Ils ne lui avoient fait aucun tort à lui-

même. N'auroit-il pas dû se laisser fléchir, lorsque les députés vinrent à lui faire des soumissions dans sa tente? Mais, non; il reste inébranlable comme un rocher. Ils n'auroient pas eu besoin de me prier si long-temps; je les aurois suivi au premier mot.

LE PRINCIPAL.

Tu es donc bien indulgent?

MAURICE.

Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, et encore plus pour nos compatriotes? Oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est, je pense, de lui, qu'est la tragédie de Philoctète. Notre régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y a fait plus de plaisir?

LE PRINCIPAL.

Je suis curieux de le savoir.

MAURICE.

C'est ce jeune grec.... Comment s'appelle-t-il maintenant?

LE PRINCIPAL.

Néoptolême.

MAURICE.

Oui, oui, Néoptolême. C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches : je sens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, monsieur; je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL.

Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi bien voilà ma lettre finie.

MAURICE.

Tant mieux; je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sous votre pupitre.

LE PRINCIPAL.

C'est un recueil des meilleures gravures de la galerie de Florence.

MAURICE.

Voilà Jupiter ; je le reconnois.

LE PRINCIPAL.

Comment le trouves-tu ?

MAURICE.

J'aime l'estampe, mais je n'aime pas monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL.

Pourquoi donc cela?

MAURICE.

C'est que c'étoit un vilain personnage. Je ne sais comment les Grecs et les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, et il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être dieu, cela?

LE PRINCIPAL.

Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis sur son compte que des imaginations populaires; et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

MAURICE.

Oh! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un curé de village qui montât en chaire, et qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiroient rien du tout.

LE PRINCIPAL.

Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité ?

MAURICE.

De la lumière de l'évangile. C'est-là que tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y auroit adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL.

Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu ?

MAURICE.

Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL.

En vérité, mon cher Maurice, il seroit dommage que tu passasses ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE.

Ah! je le voudrois bien, si cela dépendoit de moi.

LE PRINCIPAL.

Je vais te donner ma réponse à madame de S. Aulaire.

MAURICE.

Je m'en chargerai avec joie. Mais, monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL.

Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connois ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes, je vais écrire ma réponse.

MAURICE.

Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume; je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL.

Est-ce à ta bienfaitrice ?

MAURICE.

Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL.

Et ne puis-je savoir à qui ?

MAURICE.

Quand ma lettre sera écrite ; pas plutôt.

LE PRINCIPAL.

Il me tarde de la voir. (*Il s'assied et se met à écrire. Maurice écrit aussi la lettre suivante.*)

Monsieur le principal,

« Je vous remercie mille et mille fois de la bonté que vous avez de vous occuper de moi, et d'écrire en ma faveur à madame de S. Aulaire. J'aurois eu beaucoup de plaisir de retourner dans ma première pension, où tout le monde m'aime encore ; mais puisque vous aurez fait mon bonheur, c'est près de vous que je veux le goûter. Ah ! si je pouvois être admis dans votre collége, je vous aimerois de tout mon cœur ; je serois bien studieux et bien sage, et j'apprendrois tout ce que vous auriez la complaisance de m'enseigner. Je n'ose espérer que cela s'arrange ainsi. C'est à la volonté de Dieu et à la vôtre. Mais s'il faut que je reste chez M. Dupré, vous ne me refuserez pas la permission de venir vous voir de temps en temps, de causer un peu avec vous,

et de lire dans vos beaux livres ; autrement j'aurois bientôt oublié tout ce que j'ai appris au collége, et j'en aurois du regret, quoique ce ne soit pas grand'chose. Oh ! ayez cette bonté, monsieur le principal ; Dieu vous en bénira, et je l'écrirai à maman, pour la soulager dans ses chagrins ; car elle m'aime beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. Peut-être qu'un jour.... »

LE PRINCIPAL.

Eh bien ! Maurice, ta lettre est-elle finie.

MAURICE.

Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est : lisez.

LE PRINCIPAL.

Comment! c'est à moi quelle s'adresse? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré ; tu resteras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers madame de S. Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-

lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

MAURICE.

Quoi! je serois assez heureux!....!

LE PRINCIPAL.

Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

MAURICE

Oh! je cours, et je reviens. (*lui baisant la main.*) Adieu, monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

Mme. DE S. AULAIRE, MAURICE.

Mme. DE S. AULAIRE.

Eh bien! Maurice, m'apportes-tu une réponse?

MAURICE.

Oui, madame; la voici.

Mme. DE S. AULAIRE.

Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE.

Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.

Mme. DE S. AULAIRE, *lit tout bas.*

MADAME,

« Vous ne pouviez me procurer un plus sensible plaisir que l'entretien de cet aimable enfant. Sa physionomie remplie de candeur et d'innocence, l'esprit vif et plein de feu qui brille dans ses yeux et qui se répand dans ses discours, m'ont pénétré d'attachement pour lui. Son génie le destine à un genre de vie plus élevé que celui où la mort de son père et la pauvreté de sa famille le forcéroient de vivre. Je vous félicite, madame, d'avoir choisi pour objet de votre générosité, un enfant qui donne de si belles espérances. Le ciel ne vous l'a pas adressé sans dessein le jour de votre fête. Je suis intimement persuadé que vous n'aurez qu'à vous louer de sa conduite et de ses sentimens; et je m'estimerai fort heureux de seconder, par mes soins, vos généreuses dispositions.

J'ai l'honneur, etc. »

Mme. DE S. AULAIRE.

Le Principal ne me paroît content de toi qu'à demi.

MAURICE.

Oh ! il l'est tout-à-fait, madame, il me l'a dit ; et je le vois aussi dans vos yeux.

Mme. DE S. AULAIRE.

Comment, tu y vois cela, mon petit devin ? Mais parlons sérieusement ; s'il se trouvoit une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferois-tu pour elle ?

MAURICE.

Ce que je ferois ?.. Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même ; mais je prierois pour elle du cœur et le jour et la nuit.

Mme. DE S. AULAIRE, *l'embrassant.*

Prie donc pour moi, mon cher fils ; prie pour ta seconde mère.

MAURICE.

Pour vous, pour vous, maman ?

Mme. DE S. AULAIRE.

Oui, je veux l'être. Ton père est mort, je remplirai sa place; je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, *se jetant à ses genoux.*

Ah Dieu! mon Dieu! maman! je ne peux plus parler.

Mme. DE S. AULAIRE.

Lève-toi, et viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils?

MAURICE.

Oh! oui, maman. Je suis dans le paradis.

Mme. DE S. AULAIRE.

Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

Rouen.

M. DUPRÉ, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Ou donc as-tu resté si long-temps ?

MAURICE.

Ah ! M. Dupré, si vous saviez....

M. DUPRÉ.

Je sais... qu'il ne faut pas être si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrives plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé madame de S. Aulaire ?

MAURICE.

Oh ! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. DUPRÉ.

Quel galimathias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

MAURICE.

Non, non, je ne le suis pas. Je vais

reprendre mes études, j'entrerai dans trois jours au collége, et maman de S. Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRÉ.

Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

MAURICE.

Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. DUPRÉ.

Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE.

Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRÉ.

Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

MAURICE.

Mais M. Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. DUPRÉ, *s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçant.*

Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE.

Et que vous ai-je donc fait? Vous ai-je causé quelque perte ?

M. DUPRÉ.

Tu m'as trompé; je commençois à t'aimer, et je voudrois ne t'avoir jamais vu.

MAURICE.

Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serois resté chez vous, et je ne songeois pas à en sortir; mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'étoit pas mort, je ne serois pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa, je sors de votre maison pour rentrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute.

M. DUPRÉ.

Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si aimable? Je m'accoutumois à te regarder comme mon fils.

MAURICE.

Embrassez-moi donc, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ.

Non. Il m'en coûteroit encore plus de te perdre. (*Il sort.*)

MAURICE.

Il est brusque, M. Dupré; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et sur-tout ses enfans et sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh! comme elle va se réjouir en lisant ma lettre! Je voudrois qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après. (*Il se met à écrire.*)

MA CHÈRE MAMAN,

« De la joie! de la joie! vous êtes hors de peine, et moi aussi. Ne pleurez pas trop de plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici l'histoire de notre bonheur. M. Dupré m'a envoyé ce matin porter des étoffes à une dame de S. Aulaire. Oh! l'excellente dame! Ah! si vous étiez déjà ici! Savez-vous bien, maman, que vous

y viendrez avant huit jours ? Elle vous donnera un appartement dans son hôtel, et vous vivrez avec elle ; et moi j'irai au collége, et je viendrai vous voir tous les jours. Oh ! un plaisir ! un plaisir ! Vous souvenez-vous pourtant lorsque je partis, comme vous pleuriez ? Vous disiez que nous nous embrassions peut-être pour la dernière fois. Eh bien, il ne tiendra qu'à nous de nous embrasser mille fois le jour. Maman doit vous envoyer de l'argent pour faire le voyage ; car elle est aussi ma maman comme vous, et je suis sûr que vous n'en serez par fâchée. Tout l'argent que vous recevrez pourtant n'est pas d'elle, il y a douze francs de moi ; elle me les avoit donnés, et moi, je vous les donne. Dépêchez-vous bien à faire votre paquet; plutôt vous arriverez, plutôt nous serons content. Je lui ai dit tant de bien de vous, qu'elle desire presque autant que moi de vous voir. Partez, partez ; j'irai vous attendre à l'arrivée de la diligence, pour vous conter toute l'histoire avant que vous entriez chez elle ;

mais elle vous la conte sans doute dans la lettre qu'elle vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chère maman ; je craindrois que ma lettre ne fût retardée d'un courrier, si je vous écrivois tout ce que j'ai à vous dire. »

MAURICE.

X I.

Orléans.

MADAME,

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnoissance ! Grand Dieu ! mes malheurs sont donc à leur fin ! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi ; et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abyme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez desiré d'être mère ; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon

bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés; mais vous entendrez mon silence, et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LA TENDRE MÈRE.

LETTRE DE M. DE TERCY A MADAME DE TERCY.

Madame,

Cette lettre vous causera peut-être quelque surprise. Peut-être aussi l'attendiez-vous de moi. Quoi qu'il en soit, elle est devenue nécessaire ; et j'en viens, sans autre préparation, au sujet qui me force de vous l'écrire.

Vous pouvez vous souvenir encore d'un temps où je vous aimois, et où vous paroissiez répondre à ma tendresse. Ce temps n'est plus. Vous avez cru pouvoir placer vos affections dans un objet plus digne de vous. Puisque vous en espérez votre bonheur, je ne veux point le détruire. Nous sommes libres. Retirez-vous sur vos terres, je reste dans les miennes. Je vous donne huit jours pour

cet

cet arrangement. Je me tiendrai loin de vous dans cet intervalle, pour vous sauver de mes reproches, et vous épargner un trouble dont il ne me convient pas d'être témoin. Quant à mes trois enfans, vous pouvez vous tranquilliser sur leur sort. Après sa conduite, leur mère ne doit plus avoir de communication avec eux, et je trouverai, sans elle, le moyen de les faire élever convenablement à leur naissance. Recevez pour toujours mes adieux. Jouissez en paix de votre nouvelle destinée, et cherchez, autant qu'il vous sera possible, à effacer de votre mémoire le souvenir de celui qui se disoit autrefois votre tendre époux, et qui n'est à présent que

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ADRIEN DE TERCY.

RÉPONSE DE Mme. DE TERCY

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

MONSIEUR,

Je chercherois vainement à vous peindre tous les mouvemens que votre lettre a excités dans mon ame. Vous voulez vous séparer de moi. Puisque vous jugez cet éclat nécessaire, je me soumets à vos idées. Si quelqu'un m'avoit dit, lors de notre union, qu'elle n'aboutiroit qu'à une rupture scandaleuse, je n'aurois certainement pu me persuader que cet événement fût même possible. Cependant il est arrivé. Dans mon malheur, il me reste une consolation, c'est qu'il est encore dans le ciel un Dieu qui sait porter au grand jour l'innocence. Ma conscience me déclare exempte de tout reproche. Mon cœur ne connoît aucun de ces ob-

jets que vous appelez dignes de moi. Il n'a jamais écouté que vous seul, je vous le proteste, non par des sermens, mais par une simple affirmation, que mon ame prononce avec calme et fermeté. Je ne veux faire aucun effort pour vous convaincre de votre injustice. Je suivrai patiemment le chemin par où le ciel me conduit. Il m'a jusqu'à présent comblée de faveurs. J'espère qu'il voudra bien me les continuer. Il est cruel pour moi qu'on m'arrache tous mes enfans. Je pourrois dire qu'une mère qui leur donna le jour avec douleur, a sur eux plus de droits que leur père ; et les loix m'en accorderoient au moins un. Mais je ne vous ferai point l'affront de les invoquer. Je me figurerai avec résignation, que Dieu vient de me les enlever par la mort, ou que je meurs moi-même, et qu'ils vont bientôt me suivre. Adieu; vivez heureux, injuste et toujours cher époux. Le jour et la nuit je prierai le ciel que, pour votre repos, il fasse tomber de vos yeux le voile qui les couvre, afin que

vous puissiez voir quelle honnête et fidelle épouse vous avez par-dessus toutes les femmes, dans

Votre désolée, mais innocente

AMÉLIE.

MADAME DE TERCY, HENRIETTE, SOPHIE et CAROLINE.

HENRIETTE.

Nous voici, maman; que nous voulez-vous?

Mme. DE TERCY.

Venez, mes filles; asséyez-vous près de moi. J'ai quelque chose à vous dire.

CAROLINE.

Prends-moi sur tes genoux, je te prie, maman. (*Mad. de Tercy prend Caroline dans ses bras, la serre tendrement sur son sein, et laisse échapper quelques larmes.*)

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc, maman? vous pleurez.

SOPHIE.

Je n'ai rien fait, au moins, que je sache, pour te fâcher contre moi.

CAROLINE.

Ni moi non plus, maman, je t'assure. (*Mad. de Terçy secoue la tête, sans pouvoir répondre; ses larmes et ses sanglots recommencent avec plus de violence. Les trois enfans se mettent à pleurer, et crient ensemble, en la pressant de leurs mains.*) Maman! ma chère maman!

Mme. DE TERCY, *en contraignant ses pleurs.*

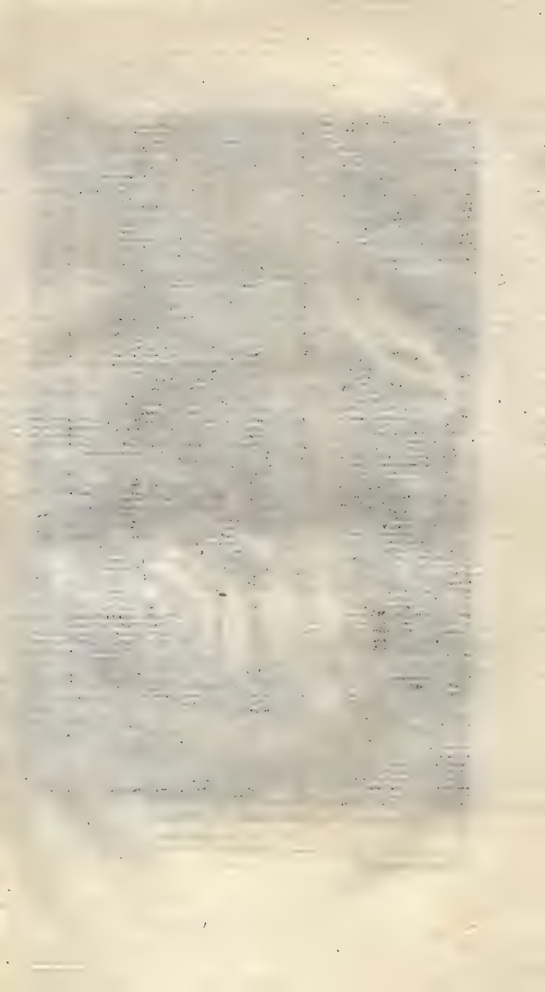
Tranquillisez-vous; je vous en conjure; ne pleurez point: vous me désolez.

HENRIETTE.

Pourquoi donc avez-vous pleuré la première? Pourquoi pleuriez-vous hier, avant-hier, tous les jours, depuis la lettre de mon papa?

Mme. DE TERCY.

Ne me le demande point, ma chère fille, tu le sauras un jour. Tout ce que je puis vous apprendre, mes enfans, c'est que demain je suis obligée de vous quitter.





En la pressant de leurs mains. maman; ma chère maman ....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

SOPHIE.

Et tu ne m'emmènes pas cette fois, comme tu me l'avois promis? Henriette t'a bien accompagnée dans l'autre voyage.

Mme. DE TERCY.

Plût au ciel que je pusse vous emporter toutes dans mes bras! Mais, hélas! ce n'est pas en mon pouvoir.

HENRIETTE.

Au moins, reviendrez-vous bientôt, maman!

SOPHIE.

Et m'apporteras-tu quelque chose de bien joli, quand tu reviendras?

CAROLINE.

Et aussi à moi, je t'en prie! Une grande poupée qui roule!

HENRIETTE.

Quoi! mes sœurs, vous voyez que maman est triste, et vous lui parlez de joujoux? Ah! si j'osois....

Mme. DE TERCY.

Que veux-tu dire, ma chère fille?

HENRIETTE, *en sanglotant.*

Vous ne reviendrez pas, je le sens. Vous êtes toujours chagrine de nous quitter; mais vous ne pleurez pas comme aujourd'hui, quand ce n'est que pour un petit voyage.

Mme. DE TERCY.

Ne te fais pas de ces frayeurs, Henriette. En moins de six semaines, je serai de retour auprès de vous.

SOPHIE.

O mon Dieu! que ferons-nous si long-temps toutes seules?

CAROLINE.

Tu le sais, maman; je ne sais jamais jouer si bien quand tu n'y es pas.

Mme. DE TERCY.

Votre papa revient demain.

HENRIETTE.

Et vous ne serez pas ici pour le recevoir?

SOPHIE.

Oh! il sera bien fâché que tu n'y sois pas.

CAROLINE.

Demeure au moins pour lui, je te prie, maman.

Mme. DE TERCY.

Il n'en sera que plus aise de me voir à mon retour. Quelques semaines seront bientôt passées.

HENRIETTE.

Vous ne voulez pas nous le dire; mais je sais que mon papa....

Mme. DE TERCY.

Mon enfant tu me déchires le cœur. Je souffre bien assez de me séparer de vous. Tranquillise-toi, je t'en conjure, nous nous reverrons bientôt. Reçois-en ce baiser pour gage.

HENRIETTE, *en se jetant à son cou.*

Oh! si c'étoit vrai!

Mme. DE TERCY.

Tu verras, tu verras. Je te le promets. Je ne t'ai jamais trompée. Portez-vous bien, mes chères filles, et ne cherchez qu'à vous amuser en m'attendant. (*Elle les embrasse l'une après l'autre.*)

Henriette, Sophie, vous qui êtes les deux aînées, prenez bien garde qu'il n'arrive aucun accident à ma Caroline. Aimez-moi toujours. De mon côté, je penserai continuellement à vous. Adieu, chers enfans. (*Elle s'arrache tout-à-coup de leurs bras, et les laisse toutes les trois immobiles de douleur, et poussant de hauts cris.*)

LETTRE DE M. DE TERCY

A MADAME DE VILLERS.

MA CHÈRE ET DIGNE AMIE,

Je vous envoie, comme vous me le permettez, mes trois filles. Je vous conjure de leur prodiguer vos plus tendres soins. Qu'elles trouvent en vous une seconde mère. Après l'événement odieux qui leur a fait perdre celle que leur avoit donnée la nature, je regarde comme un bienfait du ciel que vous daigniez généreusement vous charger de veiller sur leur éducation. Je sens de quel poids est le fardeau que je vous impose, et combien peu je suis en état de m'acquitter jamais envers vous de la moindre partie de ma reconnoissance. Mais que n'ose pas un père pour ses enfans! Daignez donc pardonner à l'indiscrétion d'un cœur paternel; et disposez dans tous les temps de

moi, et de tout ce qui m'appartient. Une chose que je ne saurois assez vous recommander, ma digne amie, c'est le choix d'une bonne gouvernante. Tâchez d'en trouver une selon mes principes et les vôtres. Il en est si peu qui soient propres à d'autre emploi que d'habiller et déshabiller des poupées. Plutôt que de livrer mes enfans à des êtres de cette nature, j'irois les porter dans une campagne déserte, pour y végéter sans aucune espèce d'éducation. Mais comme les ames dignes l'une de l'autre savent s'attirer mutuellement par une sympathie secrète, j'espère que dans une aussi grande ville que Rouen, vous parviendrez à découvrir une femme qui ait assez d'honnêteté, de connoissances et de raison pour élever mes filles selon mes desirs. Je vous donne un pouvoir illimité sur le sort que vous jugerez à propos de lui faire. Je ne ménagerai rien pour un objet si important. J'attends avec la plus vive impatience de vos nouvelles. Je verrois avec beaucoup de plaisir que vous voulussiez
bien

bien charger de quelque partie de notre correspondance, Henriette, ma fille aînée, pour la former de bonne heure à écrire. Il est en votre pouvoir, ma digne amie, de me rendre plus supportable le malheur que j'éprouve, et de me faire goûter, dans mes enfans, la joie que m'a ravie mon infidelle épouse. J'appelle cette douce espérance dans mon cœur, pour en chasser les chagrins qui le possèdent, et pouvoir vous exprimer les sentimens d'estime et de reconnoissance avec lesquels je suis et serai toute ma vie,

Votre ami, à toute épreuve,

ADRIEN DE TERCY.

MADAME DE TERCY, JUSTINE *sa femme-de-chambre*, COMTOIS *son laquais*.

COMTOIS, *en entrant.*

MADAME la baronne vous souhaite le bon jour. Voici sa réponse. (*Il lui présente un billet.*)

Mme. DE TERCY.

C'est bon. Faites venir la Brie, et vous remontrez avec lui. (*Comtois sort. Madame de Tercy ouvre le billet, et le lit tout bas.*) Dieu soit loué! j'ai réussi. (*A sa femme-de-chambre.*) Tiens, lis, Justine.

JUSTINE, *lit tout haut.*

« C'est avec plaisir que je reçois la femme-de-chambre que vous me recommandez. Une personne à qui vous rendez un témoignage si avantageux, doit être un sujet rare; et je vous remercie de la

préférence. Elle peut entrer dès ce moment chez moi. »

JUSTINE, *en lui rendant le billet d'une main tremblante.*

Bon Dieu, madame, que vous ai-je fait? *(En pleurant.)* Vous me renvoyez de votre service. En quoi l'ai-je donc mérité?

Mme. DE TERCY.

En rien, ma pauvre Justine, tu es une excellente fille; et si le ciel dispose autrement de mon sort, je n'en aurai jamais d'autre que toi. Mais à présent je ne puis te garder. Il faut nous séparer absolument. Console-toi; j'espère que je ne tarderai guère à te reprendre. Je t'aurois donné de quoi vivre seule en attendant ce jour; mais j'ai craint les dangers auxquels pourroient t'exposer ta jeunesse et ton inexpérience. Tu seras traitée chez madame la baronne avec autant de douceur qu'auprès de moi. Je lui ai fait en ta faveur les recommandations les plus pressantes. Voici un petit cadeau pour me rappeler à ton souvenir. Tu trouveras aussi dans le bas de mon

armoire quelques nippes dont je te fais présent. Va, ma pauvre amie, ne pleure point devant mes yeux; ils sont assez rassasiés de larmes. Lorsque tu auras fait ton paquet, je te reverrai encore une fois.

JUSTINE, *tordant ses mains.*

O Dieu! faut-il que je vous quitte! Non, je ne puis me passer de vous servir; je vous suivrai par-tout.

Mme. DE TERCY, *avec fermeté.*

Je vous en prie, Justine; si vous avez pour moi quelque attachement, ne me tourmentez pas de vos plaintes. Laissez-moi seule. J'ai besoin de quelque repos. (*D'une voix plus douce.*) Va, ma pauvre amie, je t'ai dit que je te reverrois encore avant de nous séparer.

JUSTINE.

O ma digne et bonne maîtresse! (*Elle sort en poussant de profonds soupirs.*)

MADAME DE TERCY, LA BRIE *son cocher*, COMTOIS *son laquais.*

LA BRIE.

Me voici, madame; est-ce pour mettre vos chevaux ?

Mme. DE TERCY.

Non, la Brie. Attendez. (*A Comtois.*) Que vous est-il dû de vos gages ?

COMTOIS.

Le dernier quartier seulement, madame.

Mme. DE TERCY.

Le voici, et une demi-année par-dessus, pour vous donner le temps de vous bien placer. Mes affaires m'obligent de m'éloigner de ma maison. Je suis très-contente de votre service; et vous pouvez produire par-tout cette attestation que je vous en donne. Vous êtes jeune, et vous avez su vous former à votre état. Il vous sera facile de trouver une condition

Adieu. (*Le domestique sort avec un air de trouble et de chagrin.*)

LA BRIE, *les mains jointes.*

Ah! madame, je ne puis croire que mon tour aille venir.

Mme. DE TERCY.

Je tremble moi-même de vous le déclarer.

LA BRIE.

Quoi! madame, moi qui vous ai vu naître, moi qui vous ai suivie de chez M. votre père, moi que vous regardiez, disiez-vous, comme de votre dot! Me renvoyer après tant d'années! Pensez-vous que je vous sois moins attaché à cause de ma vieillesse? Hélas! je n'ai ni femme ni enfans. Je ne tiens qu'à vous dans ce monde. Que voulez-vous que je devienne?

Mme. DE TERCY.

Mon cher et honnête la Brie, croyez qu'il en coûte bien à mon cœur. Mais, vous le voyez, j'ai renvoyé ma femme-de-chambre et mon domestique. Je ne dois plus avoir personne auprès de moi.

LA BRIE, *avec feu.*

Ma bonne maîtresse, est-ce que les affaires de M. de Tercy seroient dérangées? Ah ! je tiens de vos bontés de quoi nourrir long-temps vos chevaux. Laissez-moi mourir sur mon siége en vous conduisant.

Mme. DE TERCY.

Cette preuve de votre attachement m'est bien sensible. J'en suis pénétrée jusqu'au fond du cœur. Mais rassurez-vous. M. de Tercy gouverne sa fortune en homme sage, et ne laisse rien manquer à mes besoins. Cela est si vrai, que je vous donne mes trois chevaux, et que je vous assure une petite pension pour toute votre vie.

LA BRIE.

A moi, à moi? Que voulez-vous que je fasse de ces richesses? Je n'en mourrois que plus tôt du regret de perdre celle qui me les auroit données. Non, jamais, jamais.

Mme. DE TERCY.

Je l'exige de vous pour ma satisfac-

tion. Je veux me réjouir de vous avoir procuré du repos et de l'aisance pour le reste de votre vieillesse. (*La Brie veut prendre le bas de sa robe pour la baiser. Elle lui donne à baiser sa main.*) Allez, mon enfaut, j'ai besoin d'être seule.

LA BRIE.

Que je vous souhaite au moins mille et mille bénédictions du ciel. Je suis vieux, mais je ne me sens encore que trop jeune pour avoir le temps de vous pleurer.

MADAME DE VILLIERS, MADAME LAMBERT, *vêtue d'une robe de serge noire.*

Mme. LAMBERT.

PARDONNEZ, madame, si je prends la liberté de venir vous interrompre. J'ai appris que vous cherchiez une gouvernante pour trois jeunes demoiselles. Quoique je me croie bien éloignée de posséder les qualités nécessaires pour des fonctions si délicates, la situation où je me trouve m'engage à vous proposer du moins d'en faire un essai.

Mme. DE VILLIERS.

Puis-je vous demander qui vous êtes, madame, et quel est votre nom?

Mme. LAMBERT.

Je m'appelle Lambert. Je suis la veuve infortunée d'un homme que j'aimois et que j'aime encore plus que moi-même. Dans la douleur qui m'accable, ce seroit

une consolation pour moi de pouvoir employer mon temps à l'éducation de trois enfans bien nés. Je vous conjure, madame, si vous n'avez pris d'engagement avec personne, de vouloir bien me confier cet emploi; j'espère que vous serez contente de mon zèle. Je ne demande aucun salaire. Je suis au-dessus de tous les besoins. C'est une occupation que je cherche, pour me distraire de l'idée des malheurs.

Mme. DE VILLIERS.

Un motif si touchant me pénètre du plus vif intérêt pour vos peines. Vous n'avez donc point d'enfans, madame?

Mme. LAMBERT, *avec émotion.*

J'en avois qui faisoient toute ma joie et tout mon espoir. Mais, hélas! ma cruelle destinée me les a ravis..

Mme. DE VILLIERS.

Je vous plains du fond de mon cœur. Vous me paroissez une mère bien tendre, et vous auriez mérité de voir vivre vos enfans, pour prix de votre amour.

Mme. LAMBERT, *avec un soupir.*

Ah! ils vivent encore, ils vivent. Mais ils n'en sont pas moins perdus pour moi. (*Il lui échappe des larmes.*)

Mme. DE VILLIERS.

Je ne puis vous comprendre, madame! Certainement, ou votre douleur vous égare, ou vous avez un sentiment secret que vous étouffez. Craindriez-vous de me le découvrir? Peut-être serois-je en état de vous donner quelques consolations.

Mme. LAMBERT.

Vous seule au monde le pouvez, madame.

Mme. DE VILLIERS.

Moi seule? Et comment? Parlez. Que desirez-vous de moi? Il n'est rien que je ne me sente portée à faire pour vous.

Mme. LAMBERT.

Faites-moi donc gouvernante des trois jeunes demoiselles.

Mme. DE VILLIERS.

Est-ce là tout ce que vous desirez?

Mme. LAMBERT.

Rien, rien de plus, et je suis heureuse.

Mme. DE VILLIERS.

Je ne puis revenir de l'étonnement où vous me plongez. Tout cet entretien me paroît comme un songe. Quoique vous ne me jugiez pas digne de votre confiance, je sens que vous vous emparez de la mienne. Je vais faire appeler les trois jeunes demoiselles. Voudriez-vous bien faire, en ma présence, une première épreuve de vos dispositions pour l'emploi que vous recherchez? Si, comme je n'en doute pas, vous justifiez l'idée que j'en ai conçue, je vous remets aussitôt vos élèves.

M. LAMBERT, *avec transport.*

O ma noble bienfaitrice; je ne puis contenir l'excès de ma joie. Ainsi, j'ai votre parole?

Mme. DE VILLIERS.

Oui, sous la condition que je vous ai proposée.

Mme.

Mme. LAMBERT.

Je n'en demande pas davantage. Graces au ciel et à vous, j'ai encore mes enfans.

Mme. DE VILLIERS, *avec surprise.*

Vos enfans, madame ? Quels enfans ?

Mme. LAMBERT.

Mes trois filles, les demoiselles de Tercy. Vous voyez leur malheureuse et innocente mère, que son époux vouloit leur arracher. J'ai abandonné mes biens ; j'ai déguisé mon nom et mon état, pour vivre auprès de mes enfans. J'ai craint de me découvrir à vos yeux avant d'avoir obtenu votre promesse. Je sais ce que mon époux vous a écrit de moi ; mais je me flatte que le parti que je viens d'embrasser vous a déjà convaincue de mon innocence. Une bonne mère ne peut pas être une mauvaise épouse.

Mme. DE VILLIERS, *en l'embrassant.*

O tendre et généreuse femme ! Je n'ai point de parole pour vous exprimer ma joie et mon admiration. Comment pouvoit-il me tomber dans l'esprit de cher-

cher, sous ce triste déguisement, madame de Tercy ?

Mme. LAMBERT.

Cette métamorphose ne m'a rien coûté; et je suis résolue à la soutenir constamment. Personne au monde, excepté vous, ne saura qui je suis. Ne craignez point de vous compromettre. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne laisser jamais échapper mon secret de ma bouche.

Mme. DE VILLIERS.

Je vous promets la même discrétion. Mais, vos filles ?....

Mme. LAMBERT.

Il me sera certainement cruel de me cacher à leurs yeux, et de me dérober à ma propre tendresse. Mais il ne me reste pas d'autre moyen. Aidez-moi seulement à jouer mon personnage. Lorsque la méprise sera une fois établie, elle se soutiendra d'elle-même. Je n'ai d'inquiétude que de la part de ma fille aînée, Henriette.

Mme. DE VILLIERS.

Je ne puis attendre plus long-temps cette scène extraordinaire. Je vais les appeler. (*Elle sort et rentre aussi-tôt avec les trois petites demoiselles, qui font une révérence gracieuse à madame Lambert, et la considèrent avec une attention mêlée de surprise et d'embarras.*) — Mesdemoiselles, c'est pour vous présenter madame Lambert, la gouvernante que je vous ai choisie. Je me flatte que vous en serez satisfaites. Je crois pouvoir vous répondre de ses soins et de son amitié. Mais aussi tout le respect et toute l'obéissance que vous rendiez à madame votre mère....

HENRIETTE, *en se jetant dans ses bras.*

Eh! c'est notre maman!

SOPHIE et CAROLINE.

Ah! maman, maman! vous voilà de retour. (*Elles sautent autour d'elle, lui baisent les mains, et l'accablent de caresses. Madame Lambert cherche à leur*

en imposer par un maintien froid et sérieux.)

Mme. DE VILLIERS.

Je me doutois que vous y seriez trompées. J'ai d'abord eu la même idée que vous. Je ne sais pourquoi je me figurois que c'étoit votre maman.

HENRIETTE.

Oh! c'est bien elle aussi. Mon cœur me le dit autant que mes yeux.

SOPHIE.

M'as-tu apporté quelque chose?

CAROLINE.

Eh bien! ma grande poupée, où est-elle? Donne-la-moi, que je la fasse rouler.

Mme. LAMBERT.

Mes chères demoiselles, je suis fâchée de vous voir dans cette erreur. Je ne suis pas votre mère. Vous savez qu'elle est fort loin d'ici.

HENRIETTE.

Non, non; c'est bien vous. Nous ne nous laissons pas tromper. Vous n'avez

pas ses belles robes, mais vous avez sa figure, sa taille, et aussi sa douce voix.

Mme. LAMBERT.

Il est possible que j'aie avec elle toutes ces ressemblances, et j'en suis charmée pour vous et pour moi : nous en serons meilleures amies. N'est-il pas vrai que vous commencez déjà à m'aimer un peu?

SOPHIE.

Oh! beaucoup, beaucoup, maman.

CAROLINE.

Et moi donc, si tu savois?

HENRIETTE, *en pleurant.*

Que vous avons-nous fait pour nous désoler ainsi? pour ne vouloir plus être notre mère? Ah! nous sommes bien vos filles toujours.

Mme. DE VILLIERS.

Allons, madame, il faut céder à leur fantaisie. Puisqu'elles s'obstinent à vous appeler leur mère, au lieu de leur gouvernante, prenez ce nom pour leur faire plaisir; vous le trouverez plus doux. S'il

ne tient qu'à cela, je le prendrai moi-même.

HENRIETTE.

Nous ne voulons pas vous fâcher ; mais vous ne serez jamais, comme elle, notre maman.

Mme. LAMBERT.

Eh bien ! mes chères filles, si vous désirez que je sois votre mère, je le veux aussi. J'en aurai pour vous toute la tendresse. Ma chère Henriette ! ma chère Sophie ! ma chère Caroline ! (*Elle les embrasse avec transport.*)

HENRIETTE.

Que nous sommes heureuses de retrouver enfin notre maman ! Ah ! nous avons bien pensé à vous, nous avons bien pleuré, depuis que vous nous avez quittées.

Mme. LAMBERT, *bas, à mad. de Villiers.*

J'avois prévu qu'Henriette sauroit me découvrir. Il faut la mettre de notre confidence. Tâchez d'emmener avec vous ses sœurs pour un moment.

Mme. DE VILLIERS, *bas, à mad. Lambert.*

Il suffit. Laissez-moi faire. (*A Sophie et à Caroline.*) Venez, mes petites amies, je veux vous donner des joujoux que mad. Lambert vous a apportés. (*Elle sort avec elles.*)

MADAME LAMBERT, HENRIETTE.

Mme. LAMBERT.

Nous sommes seules, ma chère Henriette. Je puis me livrer au plaisir de te presser contre mon cœur.

HENRIETTE, *en se jetant dans ses bras.*

O ma bonne maman! vous revoilà donc toute entière! Ne vous cachez plus avec moi, je vous en supplie.

Mme. LAMBERT.

Soit, je le veux; mais j'exige une chose à mon tour.

HENRIETTE.

Oh! tout, tout ce que vous voudrez.

Mme. LAMBERT.

Eh bien! si tu m'aimes, Henriette, ne dis à personne que je suis ta mère. Appelle-moi tout simplement mad. Lambert, entends-tu? Il est pour moi de

la plus grande importance de rester inconnue.

HENRIETTE.

Eh! comment voulez-vous que je ne vous appelle pas du nom le plus tendre, vous que j'aime tant?

Mme. LAMBERT.

Crois-tu qu'il en coûte moins à mon amour de m'interdire le seul nom qui puisse aujourd'hui me rendre heureuse?

HENRIETTE.

Eh bien! il faut vous obéir; mais toutes les fois qu'il ne sortira pas de ma bouche, puissiez-vous me l'entendre prononcer dans mon cœur!

LETTRE D'HENRIETTE DE TERCY

A M. DE TERCY.

Mon cher papa,

J'ai tant de choses à vous écrire, que je ne sais guère par où je dois commencer ma lettre. Nous ne sommes plus chez madame de Villiers, nous voilà chez madame Lambert, notre chère gouvernante, rue Ganterie. Vous ne sauriez jamais croire combien nous sommes heureuses auprès de cette excellente femme. Elle est aussi douce, aussi bonne que notre maman; elle nous aime comme ses filles, et nous l'aimons comme notre mère. Il n'est pas besoin de faire venir des maîtres pour nous donner des leçons. Elle est en état de nous montrer tout ce que nous devons apprendre. On di-

roit qu'elle fait son bonheur de nous instruire; et elle s'y prend si bien, que nous y trouvons tout notre plaisir. Sophie et Caroline lisent déjà passablement, graces à ses soins. Pour moi, j'ai commencé avec elle un cours de géographie et d'histoire qui nous occupe toute la matinée, avec un peu de calcul, et des morceaux choisis en vers et en prose, que nous apprenons par cœur. L'après-midi, pour nous délasser, nous avons la musique, le dessin, et la danse; et le soir, nous faisons de petits ouvrages à l'aiguille, pour lesquels elle a une adresse singulière. Afin de me perfectionner dans mon arithmétique, et me faire connoître en même temps les petits détails du ménage, elle me donne à régler tous les comptes de la maison, que je lui présente de trois jours en trois jours, ainsi que l'état de la dépense dont je suis chargée. De cette manière, je commence à savoir le prix de chaque chose; et je pourrois fort bien être votre économe à

mon retour. Avec tant de choses à faire dans la journée, vous croiriez peut-être que je suis fatiguée le soir; point du tout, mon papa. Je me trouve heureuse d'avoir si bien rempli mon temps; et je me croirois fort à plaindre, si l'on m'enlevoit quelqu'une de mes occupations.

Je viens de faire à madame Lambert une petite tricherie que je veux vous raconter. Elle étoit allée l'autre jour voir madame de Villiers, avec Caroline. J'étois restée seule auprès de Sophie; afin de l'amuser, je pris le *Théâtre d'Education*, et je lus tout haut *l'Aveugle de Spa*. Je pleurois à chaudes larmes; Sophie ne pleuroit point: j'en étois indignée; je la pinçois pour qu'elle pleurât aussi. La pauvre enfant se prit alors à pleurer plus que je ne l'aurois voulu. Je parvins bientôt à l'appaiser par mes caresses; mais je me reprochai ensuite ma vivacité. Je sentis qu'elle avoit pu être distraite pendant ma lecture,

ture, et qu'elle seroit touchée bien plus vivement, lorsqu'elle seroit en état de lire elle-même. Là-dessus je formai le projet de la faire étudier en cachette dans cette charmante pièce, jusqu'à ce qu'elle la sût lire parfaitement. Madame Lambert ne pouvoit hier revenir de sa surprise, en voyant les progrès de Sophie. Nous nous sommes bien gardées de lui dire notre secret; et nous nous proposons de l'attraper encore pour Caroline. Je suis bien aise de trouver cette occasion de la soulager de ses travaux, et de la payer des soins qu'elle se donne pour moi.

Voilà, mon cher papa, quelles sont nos études et nos amusemens. Ajoutez-y des promenades aux environs de la ville, des visites que nous faisons à de pauvres gens, pour les soulager, quelques travaux dans un petit jardin où nous cultivons des fleurs, et vous saurez exactement toute notre histoire. Nous

ne nous sommes jamais si bien portées; jamais nous n'avons été si heureuses. Il ne nous manque que le bonheur de vous voir. Oh! si vous vouliez faire un petit voyage à Rouen! Je donnerois tout au monde pour que vous puissiez connoître madame Lambert. Je suis sûre qu'aucune femme sur la terre ne vous paroîtroit plus digne de votre amitié. Oh! venez, venez, mon papa.

Mais voici Caroline qui me demande si c'est à vous que j'écris. Elle est si fière de faire, depuis quelques jours, de grandes lettres sur son cahier, qu'elle veut vous griffonner quelques lignes. Ce sera joliment peint, je crois, et d'une belle orthographe. Mais n'importe, il faut la satisfaire, et vous donner ce plaisir. Elle vient déjà de s'armer de sa plume, et ses petits doigts sont tout barbouillés d'encre. Elle me tiraille par mon tablier pour que je finisse, et que je lui cède la place. Adieu donc, mon cher

papa. Madame Lambert vous assure de ses respects. Sophie vous aime de tout son cœur ; et moi, j'ai l'honneur d'être, avec le respect et toute la tendresse que je vous dois, mon papa,

Votre très-affectionnée fille,

HENRIETTE DE TERCY.

mon she papa

ie ueu osi uou eqrir pisq anriet uou eqri ie mapiq bin afe tou as [illegible] sa ua ton de trauer e i a un go pate adie pote uou bin

uot ptit Krolin.

LETTRE DE Mme. DE VILLIERS

A M. DE TERCY.

Vous n'avez pas oublié, sans doute, les engagemens que vous avez pris envers moi, si je parvenois à trouver, pour vos filles, une gouvernante selon nos desirs. J'ai réussi dans ce choix au-delà de nos espérances. Vous voilà donc à la merci de mes caprices, et il ne tiendroit qu'à moi, lié comme vous l'êtes par votre parole, de vous envoyer faire une promenade au bout de l'Univers. Mais ne craignez rien. Je veux vous montrer autant de générosité que vous m'avez accordé de confiance. Je n'exige de vous qu'une chose, et seulement à titre d'amitié. C'est de vous rendre ici le plutôt qu'il vous sera possible. Ne me demandez point les raisons de cet empressement. Vous les apprendrez à votre arrivée. Il faut seulement que vous veniez, et tout

de suite, si vous ne voulez me donner des regrets d'avoir pris tant d'intérêt à votre situation.

Votre bonne amie

DE VILLIERS.

P. S. Henriette veut que je renferme ma lettre dans la sienne, pour arriver la première auprès de vous.

RÉPONSE DE M. DE TERCY A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Ma digne et chère amie,

Je pars dans un moment pour me rendre à vos ordres ; et cette lettre ne me devancera que de quelques heures. J'ai voulu qu'elle me précédât, pour me sauver la confusion de vous dire de bouche ce qu'elle va vous apprendre. Hélas ! aurai-je même la force de vous le tracer ? Mais il le faut. Ah ! je ne l'ai que trop mérité, cette dure humiliation ! Eh bien ! je suis le plus injuste et le plus cruel des hommes. J'ai osé flétrir de mes lâches soupçons la vertu de l'épouse la plus respectable, d'une femme dont je suis indigne de supporter les regards. C'est lorsque je l'outrageois, qu'elle sauvoit mon nom de l'ignominie. Un de mes parens étoit prêt à être chassé de son corps pour une étourderie de

jeunesse qu'il n'osoit me révéler, d'après l'emportement de mon caractère. C'est elle qui des fruits de son économie, l'a délivré de l'opprobre où il alloit m'entraîner avec lui. Elle a eu le courage de supporter mes indignes traitemens, plutôt que de l'exposer à mon indignation, en me découvrant sa faute. J'ai reconnu le sujet de ses entrevues secrètes, qui avoient troublé mon esprit. Que je maudis ma détestable jalousie! Mais comment soutenir sa présence! Ah! c'est à ses pieds, et sans oser lever les yeux sur elle, que j'implorerai mon pardon. Je vole vers son séjour. Je verrai en passant mes filles et vous. Adieu. Je n'ose signer un nom que je sens si coupable.

MADAME DE VILLIERS, M. DE TERCY, HENRIETTE, SOPHIE, CAROLINE.

HENRIETTE.

Eh bien! mon papa, êtes-vous content de nos progrès?

SOPHIE.

Ne me trouves-tu pas bien plus avancée?

M. DE TERCY.

Oui, oui, mes enfans; je suis enchanté de tout ce que je vois.

CAROLINE.

Et la petite lettre que je t'ai écrite, elle étoit jolie, n'est-ce pas?

M. DE TERCY.

Charmante comme toi, ma chère Caroline. Mais je suis obligé de presser mon départ. Où est votre digne gou-

vernante ? que je puisse la voir et la remercier.

Mme. DE VILLIERS.

Je la vois qui s'avance : nous veus laissons avec elle. Venez, mes petites amies, suivez-moi. (*Elle sort avec Henriette, Sophie et Caroline.*)

M. DE TERCY, MADAME LAMBERT, *ou plutôt* MADAME DE TERCY.

(*Elle entre d'un pas incertain et tremblant. M. de Tercy va à sa rencontre.*)

M. DE TERCY.

PERMETTEZ, madame, que je vous fasse les remercîmens d'un père..... Mais Dieu! que vois-je? Quels traits!

Mme. DE TERCY.

D'où naît ce trouble, monsieur?

M. DE TERCY.

Auprès de mes enfans! Ah! rien ne devroit m'étonner de ta part, si j'étois digne de te connoître! Amélie! mon incomparable Amélie!

Mme. DE TERCY.

Pourquoi me donner ce nom! Je ne le porte plus.

M. DE TERCY.

Oui, c'est à tes pieds que je dois

implorer la permission de te le rendre. (*Il tombe à ses genoux.*)

Mme. DE TERCY.

Que faites-vous, monsieur?

M. DE TERCY.

Si tu ne veux pas que j'y meure, un mot, un seul mot! une de ces douces paroles qui faisoient autrefois ma félicité!

Mme. DE TERCY.

Eh bien! cher époux, viens dans les bras de ton Amélie. Elle t'aime toujours.

M. DE TERCY.

Oh! c'est trop; c'est trop, dis-moi seulement que tu as cessé de me haïr.

Mme. DE TERCY.

Ce seroit à moi à te demander grace, si ce sentiment étoit entré un moment dans mon ame. Ne me parle que de mon bonheur, et je ne sentirai que le tien. Allons trouver nos enfans.

BILLET DE M. DE TERCY

A MADAME DE VILLIERS.

Je pars, ma digne amie, pénétré de la plus vive reconnoissance pour les services que j'ai reçus de votre amitié. Je vole à Paris monter une nouvelle maison pour mon Amélie. Elle doit m'y venir joindre dans quelques jours, suivie de nos enfans. J'epère que vous viendrez avec elle jouir du spectacle du bonheur que vous nous avez rendu.

DE TERCY.

LETTRE

LETTRE DE Mme. DE TERCY

A M. DE TERCY.

Cher époux,

Au lieu de nos enfans et de moi, tu ne recevras ici qu'une lettre pleine de larmes et de désolation. Le lendemain de ton départ, Henriette et Sophie se plaignirent, en se levant, de frissons de fièvre et d'une pesanteur de tête accablante. Il fallut bientôt les remettre au lit. Vers le soir Caroline éprouva les mêmes symptômes. Toutes les trois sont aujourd'hui couvertes de petite-vérole, d'une espèce que l'on juge très-maligne. Il faut que j'oublie que je n'ai jamais eue cette maladie cruelle. Le jour et la nuit je suis assise auprès du lit de mes enfans, et je tremble, à chaque minute, qu'une suffocation ne les étouffe. J'ai déjà ressenti moi-même des lassitudes et des chaleurs dans tout mon corps; mais j'ai

appris à me faire plus forte que je ne le suis. La tendresse de mes enfans soutient mon courage. Je vois qu'au milieu de leurs souffrances, elles contraignent leurs plaintes de peur de m'affliger. Dans le délire de la fièvre, elles ne prononçoient que ton nom et le mien, avec les expressions d'amour les plus touchantes. Ce matin, Caroline demandoit instamment à te voir. Je lui ai dit que je ne voulois pas te faire venir, de peur qu'elle ne te donnât son *bobo*. — Oh! non, non, maman, n'ayez pas peur; je le garderai tout pour moi. — Ma fille, il en prendroit sans que tu perdisses le tien. Ah! tant pis, a-t-elle répondu, en retombant de foiblesse. Un moment après, elle m'a appelée : Maman, tu as à ton cou le portrait de mon papa, tu as le tien. Donne-les-moi tous les deux, que je les caresse. Ils ne prendront pas mon *bobo*.... Chères enfans, si j'allois vous perdre! si moi-même peut-être..... Je ne vois autour de moi que des séparations douloureuses de mort. Cher époux, arme-toi de

courage. La vie de la terre n'est que d'un moment. Henriette a peur que je ne t'afflige. Elle me demande avec des larmes la permission de t'écrire pour te consoler. Je crains que cet effort ne la fatigue, et plus encore de la désoler par un refus. Je vais lui porter ma lettre pour qu'elle y ajoute quelques mots.

« MON CHER PAPA,

» Nous sommes bien malades; mais
» ce n'est rien. N'allez pas vous tour-
» menter. J'espère..... »

Elle ne peut pas en écrire davantage. Je sens aussi mes forces qui m'abandonnent. Je suis dans des transes mortelles. J'entends Sophie gémir. Il faut que j'aille à son secours. Adieu, cher époux; prends quelqu'espérance, ou de la force d'ame au besoin, sur-tout ne te fais aucun reproche, et aime toujours

Ta fidelle et tendre

AMÉLIE.

LETTRE DE Mme. DE VILLIERS A M. DE TERCY.

MON CHER ET MALHEUREUX AMI,

Comment vous apprendre les tristes nouvelles dont il faut cependant que vous soyiez instruit? Tâchez de pressentir dans votre cœur ce que ma main tremblante hésite à vous tracer. Caroline vit encore, et n'a plus rien à craindre; mais pour Henriette et Sophie.... Hélas! elles ne sont plus. Votre épouse, ainsi que vous le jugez aisément, a été accablée de cette double perte. Les veilles et la douleur avoient tellement abatttu ses forces, que le mal contagieux qu'elle a pris de ses enfans, l'a bientôt réduite à la dernière extrémité. Croyez, mon ami, que je voudrois racheter sa vie au prix de la moitié de la mienne. Mais à quoi servent ces vœux superflus? Je ne puis vous cacher plus long-temps ce funeste secret.

Dans ce moment on sonne ses funérailles. Oui, malheureux époux, ton Amélie est morte : elle est morte ; et lorsque vous recevrez cette lettre, son corps sera enseveli sous la terre. Ne vous fâchez pas contre moi, de ne vous avoir pas informé de sa maladie. Elle n'a pu survivre que de quelques heures à la mort de ses filles. Quand vous vous seriez mis sur les ailes des vents pour la voir encore, vous ne l'auriez pas reconnue, tant la violence du mal l'avoit défigurée. Je ne l'ai pas quittée un moment. J'ai reçu ses derniers soupirs, et j'ai fermé ses paupières. C'est une scène qui restera long-temps gravée dans ma mémoire. Il me seroit difficile de vous peindre sa résignation et son courage. Ce n'est pas sur elle que portoient ses regrets ; ses dernières paroles ont été une prière fervente au ciel pour Caroline et pour vous. Quelles consolations pourrois-je vous adresser sur sa perte, dont mon cœur n'ait autant de besoin que le vôtre ? C'est elle seule qui peut adoucir votre douleur. Lisez ces lignes, dont elle

a tracé elle-même la première partie, et dont elle m'a dicté l'autre d'une voix défaillante. Je joins ma voix à la sienne de toute la force de l'amitié, pour vous rappeler dans votre désespoir que vous avez encore une fille à qui vous êtes plus que jamais redevable des soins et de la tendresse d'un père. Conservez-vous pour elle. Je l'enverrai aussi-tôt qu'elle sera parfaitement rétablie. Ses caresses aimables soulageront bientôt votre cœur, et son éducation pourra vous distraire d'un souvenir douloureux. Adieu. Je regrette de n'avoir plus à vous offrir qu'un triste sentiment de condoléance.

Votre bonne amie,

DE VILLIERS.

LETTRE DE Mme. DE TERCY

A M. DE TERCY.

Cher époux,

Je sens que je me meurs. Je vais à mes enfans qui me tendent les bras pour les suivre, et nous reposerons dans le même tombeau. Tes jours m'appartenoient ; je les donne à ma fille. Caroline te reste pour me remplacer auprès de toi. Réunis toute ta tendresse sur elle. Sois son soutien, et qu'elle soit ta consolation. La vie est courte. Tous deux bientôt vous viendrez nous rejoindre, et ce sera pour toujours. Ne pense pas tant à ma perte qu'aux lieux de délices où je t'attends. Ce que j'étois pour toi dans cette vie, je le serai encore dans une autre.

Ton Amélie.

LE PETIT PRISONNIER.

PREMIÈRE LETTRE DE DOROTHÉE DE JOIGNY

A HONORINE DE CASTEL.

MA CHÈRE HONORINE,

Tu ne devinerois jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur et la sage conduite lui faisoient des amis de tous ceux qui le connoissoient. Tu sais, cette bourse de deux louis d'or dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence, le jour de sa fête. Eh bien! ces deux louis s'en sont allés; et le pauvre garçon ne peut, ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme l'on pense que c'est par obstination qu'il en fait un mystère, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre, où il ne voit personne, et dont il ne sortira qu'en disant son secret. Que je le

plains de cette punition! L'opiniâtreté n'a jamais été son défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile et un cœur plein de franchise. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée. Je suis pourtant bien sûre qu'il n'a rien de condamnable à se reprocher. Viens me voir cet après-midi, si tu es libre, pour me consoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend aussi triste que s'il m'étoit personnellement arrivé. Adieu: j'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie,

DOROTHÉE.

RÉPONSE D'HONORINE DE CASTEL.

A DOROTHÉE DE JOIGNY.

MA CHÈRE DOROTHÉE,

Je plains ton brave Daniel ; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guère embarrasser sa reconnoissance. Je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment, je l'aurois rabroué d'une belle manière ; mais je vois fort bien à sa mine, que je lui parois étourdie, brouillonne orgueilleuse ; que sais-je ? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croiroit que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il

faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avoient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connoître. Je parierois qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable. De plus, c'est un dissipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de son père, il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il avoit encore dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode, ou en d'autres choses essentielles, on pourroit l'excuser; que dis-je? faire même son éloge. Cependant, je ne laisse pas, comme je te l'ai dit, que de le plaindre un peu, parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir. Le temps est beau pour la promenade, et j'essaie une robe d'un goût ravissant. Adieu; crois-moi toujours ta plus sincère amie,

HONORINE.

SECONDE LETTRE DE DOROTHÉ DE JOIGNY.

A HONORINE DE CASTEL.

MADEMOISELLE,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurois souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère avec un peu plus de respect, et à le traiter lui-même avec plus d'égards, et sur-tout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi de lui appartenir de si près. J'en fais mon plaisir et ma gloire. Je me flatte que vous en jugerez de même en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire, et que j'ai l'honneur de vous envoyer

envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, et vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade.

DOROTHÉE.

LETTRE DE DANIEL DE JOIGNY,

A DOROTHÉE SA SŒUR,

(*Incluse dans la précédente.*)

Je sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort; et je t'écris cette lettre pour te prier en grace de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable. Au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en de bonnes mains, et beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur refuses la confiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur, et je ne sais que répondre. J'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma soli-

tude, j'ai tout le temps qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai, je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déjà pardonné tant de ſautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude bien plus que de ma prison. Adieu, ma chère sœur. Conserve ton amitié au pauvre reclus

DANIEL.

TROISIÈME LETTRE DE DOROTHÉE DE JOIGNY

A HONORINE DE CASTEL.

Je t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venois de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, et de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras grace en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a fait semblant de rien, et il l'est venu dire à mon papa, qui doit

s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux. Mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire : mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique ? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il sait où elle est, et qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère ? En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte ; et j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu ; je t'embrasse pour notre raccommodement, et suis toujours

Ta bonne amie,

DOROTHÉE.

RÉPONSE D'HONORINE DE CASTEL

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Me voilà, ma chère Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, et aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà dans sa retraite qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche; et la correction sévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, et la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur. Comment donc, monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous ce prétexte, et vous le mangez tout seul en

confitures! Vraiment je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret. Il lui feroit honneur. Opiniâtre, fourbe, et gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiseur de bonnes mains, apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'est assez bien raisonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien. Je brûle d'impatience de savoir comment ton héros se tirera de cette grande aventure. J'y prends assez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle. J'espère que tu ne refuseras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

HONORINE.

QUATRIÈME LETTRE DE DOROTHÉE DE JOIGNY

A HONORINE DE CASTEL.

Mademoiselle,

Je m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans : ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre. En voici l'histoire, avec tous ses détails.

Mon frère étoit hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuroient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendoit si tristes. Le vieillard honteux n'osoit répondre. L'aîné des trois enfans lui dit, à travers ses

sanglots, qu'ils n'avoient rien mangé de la journée. « Ah! mon petit monsieur, ajouta-t-il, nous sommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits et une belle maison, nous ne les avons plus. Notre papa et notre maman sont morts de chagrin. Il ne nous reste plus que notre grand-papa, qui n'a plus de forces pour nous gagner de quoi vivre. » Le vieillard, à ces mots, cacha sa tête dans ses mains, et poussa des gémissemens pitoyables, sans pouvoir proférer une parole. Daniel, trop vivement ému par ce spectacle, n'eut pas le temps de penser à venir consulter mon papa. Il courut chercher la bourse où étoient ses deux louis, et présenta le tout ensemble au vieillard. Celui-ci versoit des larmes d'attendrissement et de joie, mais ne vouloit pas prendre l'argent. Daniel se mit en colère, et ne s'appaisa que lorsque le vieillard parut céder à ses instances. Il reçut en effet la bourse; mais comme il jugeoit ce présent trop considérable de la part

d'un enfant tel que mon frère, il résolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet, la déposer aussi-tôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une pièce de vingt-quatre sols, pour en acheter du pain à sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis; mais il y a un quart-d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurois voulu, mademoiselle, que vous eussiez été témoin de cette scène, vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice, et la délicatesse de l'honnête vieillard ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse : et mon frère en a été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder, par modestie, sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, et m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de cérémonie,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LE VIEUX LAURENT.

LETTRE DE GEORGE DE VALLIÈRE,

A CAMILLE SA SŒUR.

MA CHÈRE CAMILLE,

J'ai de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il étoit, comme tu le sais, indisposé depuis cet automne; et il y a quinze jours qu'il ne sortoit plus de sa chambre. Avant-hier au soir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il étoit mort dans l'après-midi. J'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avoit fait prendre dans une nouvelle amitié. J'employois mes heures de recréation à lui rendre tous les soins dont j'étois capable. Ah! je lui devois bien plus que je n'ai pu faire. C'étoit l'ami de notre

plus

plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondoit : au contraire, on le voyoit toujours gai, doux et complaisant. Comme il étoit joyeux quand il nous avoit procuré quelque nouveau plaisir ! Je crois que sa plus grande peine en mourant, étoit de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il étoit plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avoit une espèce de vénération pour lui. Tant qu'a duré sa dernière maladie, il ne venoit personne nous rendre visite, sans demander aussi-tôt : Et le pauvre Laurent, comment va-t-il ? Je voyois que cette question flattoit mon papa, qui le regardoit comme son ami le plus fidèle. Aussi ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours ; et il lui a procuré tous les secours dont il avoit besoin. Un homme bien riche n'auroit pu en avoir davantage. Hier au soir on fit ses funérailles, je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut

quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression. Mais il vit que j'aurois été bien plus triste s'il m'avoit refusé. J'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvroit le cercueil. Il me sembloit que par-là nous étions encore attachés l'un à l'autre, et que je le retenois sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'étoit roidie; elle ne pouvoit plus s'ouvrir. Mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, et sur-tout après qu'elle fut recouverte. Je ne pouvois en détacher mes regards. Jusques-là je n'avois pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyois son cercueil, il me restoit quelque chose de lui; mais lorsque ce dernier reste m'eût échappé, c'est alors que je sentis qu'il étoit réellement et à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit, j'ai cru le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il sembloit me sourire, et je trouvois du plaisir à le caresser. J'ai

passé toute la matinée dans ma chambre tout seul, et occupé à t'écrire. Je croyois ne pouvoir te dire que deux mots, et ma lettre s'est alongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir. M. Hutton, ce respectable vieillard, qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, lui avoit donné pour moi une petite histoire en anglois, d'une servante qui avoit nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante, que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disois : Voilà ce que Laurent auroit fait pour nous, si nous avions été à la place de madame Macdowell. Ah ! mon pauvre Laurent ! mon ami Laurent ! Adieu, ma chère sœur ; je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle et à ma tante, et donne-

leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc. Je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère et d'ami.

GEORGE DE VALLIÈRE.

ELSPY CAMPBELL (1).

MADAME Macdowell, veuve écossoise, d'une haute naissance, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout-à-coup dépouillée et réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avoit point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains; et le reste de sa famille se trouvait enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendioit le long du jour un abri pour la nuit, et un morceau de pain.

Elspy Campbell, qui l'avoit servie pendant plusieurs années, et qui en avoit toujours été traitée avec beaucoup d'égards et de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivoit éloignée de son ancienne

---

(1) Cette pièce étoit incluse dans la lettre précédente.

maîtresse. Elle part aussi-tôt, et la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, et lui dit : Ma bonne maîtresse, quoique je sois presque aussi âgée que vous, je suis plus forte, et je me sens encore en état de travailler, au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre, à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins et des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière ; elle est saine et bien close. Avec cela j'ai un demi arpent de jardin, qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra bien faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter, si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi, si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étois chez vous une fière travailleuse ; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourri-

ture, s'il y en perce sur la terre; et s'il n'y en perce pas, je creuserai au-dessous pour vous en chercher.

O Elspy, lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié! Je veux vivre et mourir avec vous. Je suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera par-tout où vous êtes. Elles se mirent aussi-tôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumière étoit petite, mais bien située. L'ordre et la propreté faisoient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille servoit de passage à la lumière, lorsque le vent ne souffloit pas de ce côté. Lorsqu'il y souffloit, cette ouverture étoit bouchée par un petit paquet de roseaux; où Elspy se contentoit de la sombre clarté qui pénétroit par la cheminée. Le lit, qu'on ne voyoit point en entrant, étoit défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il étoit composé d'une paillasse, d'un matelas assez mince, avec des draps fort blancs, et une couverture de laine grossière. Il n'y avoit point de rideaux; mais



C'est dans ce lit que Madame de Macdowell goutoit le repos....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

On sera sans doute curieux de savoir comment s'y prenoit Elspy, pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'étoit au moyen de son filage en hiver, et de ses travaux dans les champs au temps de la moisson. Il est vrai qu'elle avoit un avantage marqué sur de plus jeunes femmes, moins encore par son activité naturelle, que par un angle obtus formé dans sa taille, qui portoit ses yeux et ses mains beaucoup plus près de la terre, ou de son rouet. Lorsque les denrées étoient montées à un prix trop haut pour que ses moyens pussent y atteindre, elle n'avoit qu'à se baisser pour les recueillir dans son voisinage. Elle avoit imaginé pour cet effet une méthode très-efficace. Elle alloit devant la demeure des plus riches fermiers seulement, et là, s'arrêtant sur la porte, les bras élevés, elle disoit : Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout, mais pour ma maîtresse, femme noble, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald. Si les fer-

miers la secouroient selon ses prétentions bien modérées, elle ajoutoit : Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtresse, et d'Elspy Campbell se répande sur cette maison, et sur tous ceux qui l'habitent. Mais s'ils refusoient de la secourir, elle terminoit d'une autre manière sa harangue, et s'écrioit : Que la malédiction de Dieu, de ma maîtresse et d'Elspy Campbell tombe soudain sur cette maison et sur ses habitans. Il est aisé d'imaginer quel succès opéroit la différence de ces deux formules dans un pays naturellement hospitalier, et très-attaché à sa noblesse. Elle recueilloit des vivres, du linge, et quelques petites pièces de monnoie, qu'elle mettoit soigneusement en réserve, pour acheter à sa maîtresse des souliers et des bas, qui lui servoient, lorsqu'ils étoient à demi usés.

C'est ainsi qu'elles vivoient heureuses toutes les deux, l'une de ses soins, l'autre de sa reconnoissance. Elspy avoit des principes très-sévères sur les devoirs qu'elle s'étoit imposés. Madame Mac-

dowel étoit noble, et quoique nourrie par Elspy, elle devoit toujours conserver sa noblesse, c'est-à-dire, ne jamais travailler, jusqu'à ne pas se laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portoit une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse étoit sortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, et s'en retournoit furtivement après en avoir puisé. Elspy l'apperçut, laissa tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, et en alla puiser de nouvelle. Comme elle rentroit à la maison, elle dit d'une voix respectueuse : Pardonnez, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald; mais vous ne puiserez jamais une goutte d'eau, tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passer les secours que ma fortune me permettait de lui donner. Aussi long-temps qu'elle vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus ins-

truit de son histoire, toutes les fois que dans un repas on me portoit une santé, je donnois toujours le nom d'Elspy Champbell à joindre au mien. Un nom si vulgaire excitoit ordinairement la curiosité sur l'objet de mon affection. On m'interrogeoit, et je répondois : Elspy est une vieille femme mendiante..... Une vieille femme mendiante, s'écrioit-on? — Oui ; mais écoutez jusqu'au bout; et alors suivoit en substance le récit que je viens de faire. Je ne l'avois pas achevé, que les demi-couronnes et les demi-guinées pleuvoient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes, qu'elle recevoit assez fréquemment, lui donnèrent occasion de dire un jour à mon messager : Quel est donc celui qui vous envoie? Un ami de Dieu, sans doute! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Madame Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se souvenoit que des anciennes bon-

tés

tés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avoit fait à son tour pour y répondre.

La glorieuse servilité de cette femme ne fut pas une étincelle de reconnoissance, qui pétille un moment et s'éteint aussi-tôt : ce fut une flamme ardente qui brûla pendant vingt années, jusqu'à ce que la mort vint l'ensevelir sous les cendres de sa tombe, d'où elle se ranimera avec un nouvel éclat dans le matin du jour qui n'aura jamais de fin.

RÉPONSE DE CAMILLE DE VALLIÈRE,

A LA LETTRE DE GEORGE.

O MON frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! Je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il sembloit le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez peut-être plus, me dit-il, mademoiselle Camille: au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai toujours bien pensé: Je me faisois une joie de l'en convaincre à mon retour. Je lui tricotois une bonne paire de bas de laine pour cet hiver. J'y travaillois encore au moment où j'ai reçu ta lettre. L'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée! Oh! oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, et je le tiendrai dans mon armoire, pour

me rappeler chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parloit souvent de moi. Je suis bien sûre qu'il ne m'avoit pas oubliée. Mais c'est que tu as craint d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. Je crois que le plaisir de recevoir nos soins auroit prolongé ses jours. Je te sais bon gré de l'avoir accompagné dans ses funérailles. Je n'en aurois pas eu la force ; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage et de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étois, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer. Je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent auroit fait tout comme elle, s'il avoit été à sa place, et nous à la place de madame Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent et des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté ; comment veulent-

ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres sentimens que ceux de la crainte ? Puisqu'ils sont placés par le hasard dans un rang inférieur, n'est-il pas de l'humanité de ne pas les fouler à nos pieds ; de leur donner, au contraire, toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, et nous concilier leur attachement ? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage ; pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée ? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans ? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuse Elspy a fait pour sa maîtresse ? Mon oncle m'a dit que l'académie françoise venoit de couronner cette année un trait exactement semblable. Je suis bien aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque,

malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour : et les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zèle et de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avoit emmené hier avec lui dans les champs, pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout-à-coup nous entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes. C'étoient des recrues levées dans le pays, qui alloient partir. Il y avoit au milieu des soldats plusieurs paysannes assemblées, qui avoient sans doute leurs maris ou leurs enfans dans la troupe, car ils ne faisoient que s'embrasser et verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent sur une femme en habit de deuil, qui, sans être de la première jeunesse,

avoit une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras étoit un jeune homme qu'on voyoit se mordre les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentoit un flacon de vin, et quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un, mais refusa l'autre, quelques instances qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, et lui demanda si c'étoit son fils. — Oui, monsieur, c'est mon seul garçon, et un si bon fils, que le monde entier ne pourroit en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, et m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette, il s'étoit endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort; et j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre, prêt à leur être abandonné. On levoit des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'étoit laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village vouloit prendre sa place, il lui donneroit cent francs.

Mon fils lui a proposé de porter la somme jusqu'à cinquante écus, et qu'il seroit son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement, que quand il a été conclu. Autrement, j'aurois prié mon fils de nous laisser, mes filles et moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde, car il a travaillé nuit et jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur, lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent, toutes mes prières n'ont pu le fléchir. Mon fils à cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrois vivre avec mes filles audessus des besoins. Tranquillisez-vous, me disoit-il, je serai quelque temps en quartier dans le voisinage; après l'exercice je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de six ans, et ensuite j'aurai mon congé..... Hélas,

s'écria-t-elle, tout alloit si bien! Pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, et satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! peut-être la guerre reviendra-t-elle, et je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demande ce qu'elle lui présentoit dans le morceau de linge. C'est, répondit-elle, un louis d'or que j'ai reçu dernièrement d'une dame, pour avoir sevré son enfant. C'est tout l'argent que je possède; et je le tenois en réserve pour les dernières extrémités. Ah! si mon cher Julien vouloit au moins le prendre! Mais j'aurois dû le connoître. Il n'a jamais voulu rien recevoir de moi depuis qu'il peut travailler; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, et lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté, et j'en fus aussi bien touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étoient baignés

de larmes pendant ses plaintes. Mais je crois que je plaignois encore plus son fils; car on voyoit la violence que se faisoit le pauvre garçon, pour cacher sa douleur à sa mère, et ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère vouloit l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, et nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi, par de douces paroles, et mon oncle par des secours utiles. Ecoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle de petits travaux qu'il veut récompenser, en me donnant une

belle robe : je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa. Je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, et nous en acheterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée, et il saura que nous l'aimons toujours, quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui. Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet; et nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu. Je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, et qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIÈRE.

FAVORI.

LETTRE DE DIDIER DE LORMEUIL

A JULIETTE SA SŒUR.

MA CHÈRE SŒUR,

Comme je te vois d'ici prendre un air d'importance, de recevoir déjà de ma part une lettre, lorsque je viens à peine de franchir le seuil du logis! Cependant ne sois pas si fière de cet honneur. L'épitre n'est pas proprement écrite à cause de toi, mais à cause de mon joli serin. J'avois oublié de te le recommander en partant; et je sais de petites demoiselles qui, ayant les objets continuellement sous les yeux, les oublieroient mille fois, si l'on n'intéressoit leur mémoire, en flattant un peu leur vanité. Sache donc que, de ma pleine puissance, je te nomme gouverneur de Favori, et t'ac-

corde la surintendance générale de sa maison. Prends bien garde à ne pas le négliger, si tu ne veux que je te révoque. Il est bon de te présenter une réflexion toute simple. C'est qu'il ne se nourrit pas plus que nous de l'air du temps; que sans manger et sans boire, il ne peut pas vivre; que s'il ne vit pas, il ne pourra point chanter; et que s'il ne chante plus, ni toi, ni moi, nous ne pourrons l'entendre: ce qui seroit bien dommage. Je crois aussi devoir te rappeler le service qu'il te rendit l'autre jour, lorsque tu brouillois tous les pas de ton menuet, en suivant ses cadences, au lieu de suivre celles de la pochette de M. Dupré. Le petit coquin se mit à faire un tel tintamarre, que M. Dupré tourna toute sa colère contre lui, oubliant de te faire les reproches que tu méritois pour ton étourderie. Voilà, je pense, des raisons assez fortes pour t'engager à lui donner toutes sortes d'attentions. Mais si la musique et la reconnoissance ne peuvent rien sur ton cœur de bronze, je n'ai plus que le grand

grand coup d'éloquence à frapper.... Tremble, tremble, ma sœur ! Regarde-le déjà comme mort. Oui, mort. Comment soutenir cette affreuse image ? Vois ses jolies petites pattes levées en l'air, ses ailes immobiles, ses yeux et son petit bec fermés pour toujours ! Vois-le, couché sur le dos, dans la petite boîte qui lui sert de cercueil, couvert de fleurs de soucis et de belles-de-nuit, avec des branches de cyprès ! Tout le monde vient pleurer autour de sa tombe. On demande quelle main cruelle l'a plongé dans la nuit infernale. Une voix se fait entendre : C'est moi, c'est moi, barbare que je suis ! et tu te jettes toute échevelée sur son cadavre.... Tu pleures, n'est-il pas vrai ? Triomphe ! triomphe ! Je n'ai plus rien à craindre pour sa vie, ni pour le repos de ton esprit. Outre sa nourriture ordinaire, n'oublie pas de lui donner un morceau de biscuit et de sucre. Tu feras fort bien aussi de couvrir sa cage de verdure, pour adoucir les regrets qu'il doit avoir de mon absence.

Comme je me flatte que tu exerceras dignement les grandes fonctions que je te confie, je t'enverrai, pour te récompenser de ton zèle, un journal de mon petit voyage. Tu y verras des événemens dignes de passer à la postérité. Adieu, ma chère sœur, je quitte le ton du badinage pour t'embrasser de toutes mes forces, et t'assurer des tendres sentimens avec lesquels je serai toute ma vie,

Ton frère et ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

RÉPONSE DE JULLIETTE DE LORMEUIL A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

MON CHER DIDIER,

Vraiment, il faut avoir un petit orgueil aussi plaisant que le tien, pour imaginer qu'une sœur doive se trouver si fière de recevoir une lettre de son frère. Il me semble que toute la gloriole devroit être de ton côté, pour avoir une fois rempli ton devoir sans te faire tirer l'oreille ; quoique tu en perdes aussi-tôt le mérite, en disant que c'est à cause de ton petit criailleur que tu m'écris. Tu n'avois pas besoin de me faire à son sujet des recommandations si pressantes, ni d'employer de si belles figures de rhétorique, pour m'émouvoir en sa faveur. Il inspire assez d'intérêt par lui-même.

Ainsi, sois tranquille sur le soin que je vais prendre de le bien traiter. Je ne remplirai point, il est vrai, sa mangeoire par-dessus les bords, à l'exemple de certains garçons de ma connoissance, pour l'exposer à crever de gogaille, s'il étoit, comme eux, sur sa bouche, et aussi peu réfléchi. Peut-être voudroient-ils encore nous faire croire que c'est par excès de tendresse qu'ils l'accablent ainsi de provisions, lorsqu'ils n'ont pensé qu'à se débarrasser tout d'un coup pour huit à dix jours d'un attention qui les importune. Non, non; je lui rendrai des soins plus assidus. Je veux qu'il ait des provisions fraîches tous les matins. Lorsque j'ai nettoyé son buffet, j'y ai trouvé du grain au moins pour trois mois, sans compter celui qui étoit répandu à dix pas à la ronde. Il faut convenir que le petit drôle est un si franc dissipateur, qu'il en jette plus de côté et d'autre avec son bec dans une heure, qu'il n'en goberoit dans un jour. Pour le fond de sa cage, graces à ton adresse, ou à ta pro-

digalité paresseuse, c'étoit comme un étang formé par le débordement de l'abreuvoir. Le pauvre Favori n'osoit y descendre, tant il avoit peur de s'y noyer! Comme il a paru joyeux, en revoyant la terre ferme! Il trembloit encore de s'y hasarder à la légère. Ce n'est qu'après l'avoir bien éprouvée d'une patte, en se tenant de l'autre aux barreaux, qu'il y a pris une entière confiance. De cette manière, sans aucun frais, j'ai agrandi son logement d'un rez-de-chaussée; car il ne se tenoit plus que sur les deux perchoirs, crainte de salir ses jambes et sa queue. J'ai répandu sur le fond de la cage une couche de sable fin; et je l'ai garnie tout autour de mouron, ensorte qu'il ne tient plus qu'à lui de se croire dans un joli bosquet. Ecoute, mon frère, à l'avenir tu prendras ton parti; mais c'est moi qui me charge de son entretien. Je veux que son palais te serve de modèle d'ordre et de propreté pour ton appartement. En voilà, je crois, assez pour calmer les inquiétudes

que tu m'as témoignées : j'en ai d'autres de mon côté, dont je vais te faire part. Tu es un peu étourdi, et nous avons pour voisin un chat noir fort avisé. Prends-y garde à ton retour. J'ai observé qu'il avoit pris pour Favori une tendresse qui m'épouvante. Hier au matin, j'avois, en entrant, laissé la porte ouverte ; il se glissa tout doucement à ma suite. Après avoir rendu mes devoirs à l'oiseau, je me mis à feuilleter un peu tes livres. Tout à coup j'entendis derrière moi un tendre *miaou*. Je me retournai ; j'apperçus le scélérat juché sur le dos d'un fauteuil, vis-à-vis de la cage. Il regardoit Favori d'un œil caressant, mais hypocrite. Il tortilloit moëlleusement sa queue, et sembloit lui dire : « O mon cher petit oiseau ! viens te percher ici à mon côté : ou bien, attends-moi, je vais sauter légèrement sur ta cage. Vois les douces pattes de velours que j'ai pour te caresser. (Remarque bien qu'à ces mots, il cachoit soigneusement ses griffes.) Je te dorloterai tout le long de la journée,



Tout à coup j'entendis derriere moi un tendre miaou, je me retournai....

C. Monnet inv. del. Delignon sculp.

en te pressant contre mon tendre cœur. Ne t'effraie pas de mes longues moustaches, elles ne piquent point. Il y a par-dessous une petite bouche, avec laquelle je baiserai si joliment ton petit bec! Viens, viens, mon ami. » — Que penses-tu que Favori répondoit à tous ces beaux discours? Rien. Mais on voyoit clairement à sa mine que le petit matois n'en étoit pas la dupe; et j'imagine qu'à la place du chat, il pourroit fort bien être un aussi grand fripon. Est-ce que tu lui aurois donné de tes leçons de coquinerie? Il baissoit, il relevoit sa tête; il secouoit ses plumes; il jetoit un œil de méfiance sur l'orateur, et de confiance vers moi, comme s'il eût voulu dire: « Je te connois, méchant; tes paroles mielleuses, tes pattes de velours, ta petite bouche cachée sous tes moustaches, sont aussi perfides que ton tendre cœur de chat. Tu peux tromper une pauvre souris; mais moi, oh! que non; je me moque de tes ruses, je ne crains pas ta malice. J'ai ici une amie pour me se-

courir. » Et soudain, il se mit à crier à plein gosier : Cuic, cuic, cuic, cuic ! Je le compris à merveille. Sans faire semblant de rien, j'allai vers une cuvette pleine d'eau ; et je fis au tendre matou une si bonne aspersion, que j'éteignis tout d'un coup le feu de son amitié ; car en deux sauts, il fut à bas du fauteuil ; et il secouoit son poil humide, comme s'il avoit eu des frissons de fièvre. Profite de cette observation, s'il venoit à te faire *incognito* sa visite, lorsque tu seras ici.

Cet animal doucereux, à qui tant de personnes ressemblent dans le monde, me rappelle une ariette de notre ami, dans une petite comédie manuscrite qu'il tient au fond de son porte-feuille. Je te l'envoie pour te prier de la faire mettre en musique, si tu connois quelque bon compositeur dans le pays.

De ces gens aux airs chatemites,
Jamais, jamais n'attendez rien de bon

Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

Je crois voir autour d'une table
Un chat roder légèrement ;
D'un ragoût l'odeur agréable
A frappé mon gourmaud.
Le voilà, d'un air de simplesse,
Qui vient à vous :
Sur vos genoux
Il saute avec souplesse.
Puis de sa queue il vous caresse,
Puis il fait le gros dos, puis miaule tout doux.
Puis de sa patte
Il vous flatte.
Eh! qui croiroit qu'il pense à mal,
Le pauvre animal!
Sur le morceau qu'en son cœur il dévore,
L'adroit caffard!
Il n'ose encore
Qu'en dessous jeter un regard;
Mais un moment tournez la tête,
Zeste! l'agile bête,
A déjà fait sa part.

De ces gens aux airs chatemites,
Jamais, jamais, n'attendez rien de bon.
Toutes ces mines hypocrites
Cachent un cœur fripon.

J'attends avec une vive impatience le journal curieux de ton voyage, que tu m'annonces. Je vais demain dîner à la campagne avec maman. S'il nous arrive quelque chose d'intéressant sur la route, je m'engage à t'en faire le récit. Puisque tu vas à la postérité, je serai charmée de partager avec toi l'admiration de nos derniers neveux. En attendant, je veux que tu saches, en particulier, que tu n'auras jamais de meilleure amie que ta sœur,

JULIETTE DE LORMEUIL.

SECONDE LETTRE DE DIDIER DE LORMEUIL

A JULIETTE SA SŒUR.

Je te remercie, ma chère sœur, de la jolie lettre que tu m'as écrite, pour me tirer de mes inquiétudes. La scène du chat noir et de mon serein m'a beaucoup amusé. J'ai trouvé le discours du matou assez adroit, mais le cuic cuic de Favori est bien plus éloquent, puisqu'il a produit la déroute de son ennemi, graces à ta valeur incroyable. Tu mériterois, pour cet exploit, d'avoir une cuvette dans ton écusson.

J'ai travaillé pendant trois jours au journal de mon voyage, que je t'ai fait espérer pour récompense de tes soins. Mon papa trouve fort bonne l'idée de nous communiquer nos aventures. Il dit que nous acquerrons, par ce travail, l'habitude d'écrire avec aisance, et de réfléchir sur tout ce qui frappe nos regards.

Ma relation lui a paru très-fidelle; et il desire vivement de voir celle que tu m'a promis de ton dîner à la campagne avec maman. Frédéric et Louise auront été sûrement de la partie. Que de folies vous aurez fait ensemble! Mais quand tu ne me parlerois que des tiennes, je te connois en fonds pour me donner un chapitre assez étendu. Afin de t'engager à me l'envoyer plus vîte, je vais me hâter de rassembler les morceaux de mon histoire de grand chemin, épars sur vingt chiffons de papier. Tu la recevras dans quelques jours. Adieu; je t'embrasse en attendant, et suis pour toute ma vie,

Ton frère et ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

RÉPONSE

RÉPONSE DE JULIETTE DE LORMEUIL

A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

A QUOI penses-tu, mon cher Didier, de me faire si long-temps attendre le journal de ton expédition ? Est-ce que tu serois allé, comme Gulliver, dans quelqu'île inconnue, pour avoir tant de choses à me raconter ? J'ai bien reconnu l'ordre admirable dont tu te piques, à tes vingt chiffons de papiers épars sans doute dans tous les coins de ta chambre. Heureux encore si le petit chat de la maison ne s'est point diverti des plus belles parties de ton ouvrage ! Je ne serois point étonnée d'y trouver de larges lacunes, ou de te le voir entamer par la fin, avec la précaution de mettre la queue tout au commencement : ce qui vaudroit bien le grand chapitre de mes folies. Je ne sais si la cuvette figureroit bien dans

mon écusson ; mais je crois que les feuilles de la Sibylle, dont tu m'entretenois l'autre jour pourroient te composer des armoiries assez parlantes. Puisque mon papa semble desirer de voir ma relation, je m'empresse de te la faire passer sans attendre la tienne ; car je serois fâchée de le renvoyer peut-être aux calendes, comme dit le bon Lafontaine. Embrasse-le bien respectueusement de ma part, et tu le prieras ensuite de te rendre tendrement tous les baisers que tu lui auras donné pour moi.

JULIETTE DE LORMEUIL.

P. S. Tu trouveras ci-inclus mon journal.

JOURNAL

DE MON VOYAGE.

On n'a pas besoin de faire une route si longue que la tienne, pour avoir aussi des aventures. Nous venions à peine de passer les premières barrières, lorsque nous rencontrâmes sur le chemin un berger qui conduisoit ses moutons. Notre cocher, croyant son honneur compromis de céder le pas à un vil troupeau, poussa sa voiture tout au travers de la foule. Les pauvres moutons qui passent pour avoir un cœur fort honnête, mais un esprit assez borné, ne sachant quel parti prendre, se jetoient entre les jambes des chevaux, et jusque dans les rayons de la roue. Le berger crioit à pleine tête au cocher d'arrêter; et le cocher, sourd à tous ses cris, ne ralentissoit point son grand trot. Comme le vent étoit assez frais, notre voiture étoit fermée de toutes

parts. Frédéric voulut savoir comment les moutons se retireroient de cet embarras. Malheureusement il avoit oublié que pour regarder par une portière, il faut d'abord en baisser la glace. Il alla donner du front contre le crystal fragile, qui se rompit aussi-tôt en mille pièces. En retirant sa tête de la fenêtre qu'il venoit de s'ouvrir, un éclat de verre le blessa légèrement à la joue. Il y porta la main; et de quelques gouttes de sang qui couloient de blessures, il se barbouilla si bien tout le visage, qu'il avoit l'air d'un de ses petits garçons qui courent les rues en mascarade à la fin du carnaval. La tendre Louise, à cette vue, ne doute pas que son frère n'eût laissé tomber son nez au milieu du troupeau, et se mit à crier : Ah! mon pauvre Frédéric, mon pauvre Frédéric! jusqu'à ce que maman, avec un peu d'eau de mélice qu'elle répandit sur son mouchoir, eût nettoyé son barbouillage, et rendu à sa petite mine cet air espiègle que tu connois. Eh bien! mon cher

Didier, qu'en dis-tu? Il me semble que l'esprit d'étourderie ne dégénère point dans les garçons de notre famille ; et voilà ton frère qui soutient déjà dignement ta réputation.

Il ne se passa rien de mémorable depuis cet événement jusqu'à notre arrivée dans la maison de notre chère nourrice, cette bonne Marguerite, chez qui nous allions dîner. Après avoir reçu ses tendres caresses, nous allâmes nous promener dans les champs. En passant toute seule le long d'une haie, j'apperçus de pauvres oiseaux dont la patte se trouvoit prise dans un perfide lacet. Ils agitoient pitoyablement leurs ailes, et sembloient me demander leur liberté. Tu penses bien que je ne fus pas insensible à leurs tristes prières. Je rompis leurs chaînes, et j'eus le plaisir de jouir de leur reconnoissance dans les transports de joie qu'ils faisoient éclater en s'envolant. Ce mouvement de pitié ne fut point du goût d'un petit paysan du voisinage, qui avoit fondé d'avides espérances sur

la vente de ses prisonniers ; et leur délivrance, comme tu le verras, faillit nous coûter assez cher.

Le soleil, vers l'heure de midi, avoit dissipé les brouillards. La journée se trouvoit si belle, que maman voulut nous faire goûter toutes les délices d'un repas champêtre. Le dîner fut servi dans le jardin. Marguerite nous avoit régalés d'une excellente soupe au lait. Au moment où Frédéric, suivant la liberté des manières de la campagne, portoit son assiette à la bouche, pour s'épargner la peine de l'exercice de sa cuiller ; voilà tout-à-coup une grosse pierre qui, l'atteignant sur le bord, la renverse sur la table, et en fait rejaillir une rosée blanche qui nous éclabousse à la ronde. Il auroit fallu nous voir jeter les uns sur les autres, tout palpitans de frayeur, comme si Jupiter eût laissé tomber au milieu de nous un de ses foudres. Le mari de Marguerite, qui n'est pas homme à s'effrayer du bruit, courut à la porte du jardin pour attraper le dieu du ton-

nerre, et lui renvoyer son carreau. Mais le dieu, semblable à ceux de la fable, qui se jouoient si bien des pauvres mortels, s'étoit rendu invisible. Notre hôte eut beau rester à la porte en sentinelle, il n'y gagna rien que de nous garantir du péril d'être foudroyés une seconde fois.

Notre dîner venoit de finir, et je me disposois à rendre une visite d'humanité à toutes les haies du canton, lorsque maman nous avertit qu'il fallait songer à la retraite. Nous remontâmes à regret dans notre voiture, après avoir fait à la chère Marguerite nos petits cadeaux. Il ne fut jamais une si belle soirée. Du haut d'une montagne où nos coursiers fumans s'étoient arrêtés pour reprendre haleine, nous eûmes le plaisir de voir un vaste horison couvert de nuages des plus brillantes couleurs. Le soleil qui sembloit se réjouir de l'accès que Frédéric lui avoit ouvert pour arriver immédiatement jusqu'à nous, coloroit, par reconnoissance, son front et celui de

Louise, de toute la pourpre de ses rayons. On auroit cru voir ces belles faces dorées de chérubin qui parent les autels.

Les moutons de la matinée avoient apparemment donné l'alarme à leurs camarades, car nous n'en trouvâmes point à notre retour. Il ne se présenta sur notre passage qu'une troupe d'ânesses avec quelques ânons, de la figure la plus ingénue que tu puisses te représenter. Nos chevaux qui crurent apparemment y reconnoître un air de famille, voulurent à toute force leur céder le haut du pavé, et firent mille soubresauts et mille courbettes en leur honneur. Mais notre fier cocher soutint à merveille la gloire de son siége. Il leur persuada du bout de son fouet qu'ils étoient des personnages d'une plus haute importance ; et qu'ayant le pas sur eux dans tous les livres d'histoire naturelle, ils devoient le conserver sur les grands chemins. Il fallut bien se rendre à des raisons si frappantes, et ils nous conduisirent sans autre malencontre au logis.

TROISIÈME LETTRE

DE DIDIER DE LORMEUIL

A JULIETTE.

Il n'est pas étonnant, ma chère sœur, qu'on se tire si lestement du récit d'un voyage où l'on n'a eu à faire qu'à des bêtes à petites cornes ou à longues oreilles, à un étourdi qui casse les vitres, et à un polisson qui vous jette des pierres. Si tu appelles cela des aventures, je ne sais quel titre assez magnifique tu trouveras pour les miennes. D'après ce qui m'est arrivé, pour n'avoir traversé qu'un village, tu peux juger aisément de ce que j'aurois eu à te raconter dans une plus longue expédition. Je commence à croire que du temps des chevaliers errans j'aurois pu faire une brillante figure sur ce globe, et chanter moi-même mes hauts faits, de peur que personne ne s'avisât de les célébrer à ma fantaisie.

En voici un petit échantillon que je soumets intrépidement à ta censure : ou plutôt je t'engage, pour tes plaisirs, à le lire avec soin, pour ne perdre aucune de ses rarés beautés.

JOURNAL

DE MON VOYAGE.

Nous roulions depuis un quart-d'heure en silence dans notre voiture, avec la même vîtesse que les nuages qui couroient sur nos têtes. Je bénissois la mémoire de celui qui, le premier, inventa cette manière agréable de nous transporter d'un endroit à l'autre sans éprouver de fatigue, en attendant qu'on perfectionne le projet de nous voiturer encore plus doucement par les airs dans un bateau volant ou sur des ballons. L'aspect de la campagne surprit ensuite ma pensée. Tous les arbres étoient dépouillés de leur parure. A peine y restoit-il quelques feuilles jaunes ou rougeâtres, qui n'attendoient que le moindre souffle du vent pour devenir son jouet. Les tendres accens du rossignol, le concert joyeux des

pinçons et des fauvettes ne remplissoient plus les bocages : on n'entendoit que les cris glapissans des corbeaux et des corneilles qui fuyoient à tire-d'aile, effrayés par le bruit de la cognée du bucheron. Au lieu de ce grand rideau de verdure, qui présentoit de toutes parts la richesse et la gaîté, on ne découvroit à travers les têtes chauves des arbres, que des chaumières à demi-ruinées, et des villages enveloppés de fumée et de brouillards. Des femmes occupées à ramasser des branches de bois mort, quelques laboureurs traînant la herse sur leurs guérets, des ramiers sauvages qui cherchoient dans l'épaisseur du chaume les grains échappés aux glaneuses, étoient les seules créatures vivantes qu'on apperçût de loin en loin sur les champs. Rien ne consoloit nos regards attristés que les jeunes semences déjà verdoyantes, qui s'élevoient de la terre pour annoncer l'espoir d'une heureuse moisson.

Nous fûmes tirés de la rêverie où nous plongeoit ce spectacle mélancolique par

les

les mouvemens extraordinaires que nous vîmes faire soudain à notre cocher. Sa redingotte étoit glissée de son siége sur l'une des petites roues qui l'emportoit autour de son essieu, comme des ailes d'un moulin à vent. Après bien des tours, il vint à bout d'en saisir une manche, et la tiroit à lui de toutes ses forces, en criant d'une voix enrouée : O ma redingotte ! ma redingotte ! Je me jetai précipitamment à la portière pour regarder ; mon chapeau tomba, et je me mis à crier : ô mon chapeau ! mon chapeau ! Geoffroi, de son poste, entend nos lamentations, et se penche ; son bonnet fourré lui échappe. Il ne crie point : O mon bonnet ! mon bonnet ! mais en voulant le rattraper dans sa chute, il se renverse lui-même à terre de toute sa longueur. Heureusement pour le malheureux que ce fut dans un large et profond bourbier bien douillet ; car autrement je ne sais ce qui seroit arrivé de sa vie, au moins de son nez, de ses dents et de son menton. Il n'avoit fallu qu'une minute

pour toutes ces catastrophes. Mon papa étoit le seul qui, dans toute cette bagarre, n'eût pas perdu l'esprit. Il baissa la glace de devant, et saisissant les rênes dans les mains du cocher, il arrêta les chevaux. Le cocher descendit, et dégagea de l'essieu sa redingotte. Mais quelles furent ses tristes doléances, lorsqu'il vit au milieu de la taille un grand trou, par où sa tête énorme auroit pu passer, avec toute la frisure d'un petit-maître. Geoffroi, de son côté, avoit la bouche si empâtée, qu'il ne pouvoit articuler un seul mot. O ma sœur! si tu l'avois vu sous ce masque essayer de rire pour me tranquilliser sur sa culbute! il ne faisoit qu'éternuer, cracher, et se frotter avec les mains les genoux et les coudes. Son habit, autrefois tout vert, ne l'étoit plus que par derrière: il avoit l'air d'une perruche grise, à demi-doublée de perroquet. Il retourna quelques pas en arrière, pour chercher son bonnet de peau de renard. Par bonheur qu'on y avoit laissé tenir la queue de l'animal, pour figurer en forme de pa-

nache. C'est elle qui le fit découvrir, et qui servit à le repêcher de l'ornière profonde où il s'étoit englouti. Il fallut le tordre et le retordre, pour qu'il pût l'emporter sous son bras. On rattrapa aussi mon chapeau, à qui le vent faisoit faire mille sauts périlleux en avant et en arrière. Mais il ne perdit rien à toutes ces cabrioles; au contraire, il y gagna une épaisse calotte, qu'il a su conserver en partie, à la barbe de toutes les brosses de la maison.

Quand nous fûmes remontés dans la voiture, et que tout fut rétabli dans son premier ordre autour de nous, il fut d'abord question de faire de la philosophie sur toutes ces disgraces. Mais après en avoir essayé de la plus sérieuse, il nous vint dans l'esprit que le parti le plus sage étoit peut-être de prendre la chose gaîment. Mon papa tira de sa bourse des consolations pour le cocher. De mon côté, je vis bien que Geoffroi n'étoit en peine que de son bonnet, parce que l'habit étoit de la livrée de la maison. Je lui

fis un signe qui le remit en belle humeur, et tout le monde continua la route, comme si rien ne fut arrivé.

Nous étions près d'entrer dans un village, lorsque nous apperçumes un vieux soldat assis sur une pierre, au bord du chemin. Il avoit une de ses jambes pliée en arrière sous lui, et l'autre, qui étoit de bois, toute roide, et tendue en avant. A sa gauche étoit une longue béquille, à sa droite un grand chien noir. Mon papa, qui fait profession d'aimer les soldats les mieux estropiés, le salua d'un air de bienveillance, et me donna une pièce de vingt-quatre sols, pour la jeter en passant dans son chapeau; ce que je fis, sans me vanter, avec assez d'adresse. La voix de sa reconnoissance fut si haute, qu'elle réveilla une femme de très-mauvaise mine, qui dormoit tout près de là sur un tas de paille. Elle se mit à courir après notre voiture, et l'atteignit au moment où nous en descendions pour entrer dans l'auberge. Ah! monsieur, dit-elle à mon papa, vous placez bien mal

vos charités ! Si vous donnez de si belles aumônes à un vieux ivrogne, que ferez-vous pour une brave femme, comme je le suis, qui n'a pas bu du vin depuis dix ans ! Mon papa, dont l'esprit s'étoit occupé de bien des choses dans cet intervalle, ne songeoit plus à l'invalide, et la regardoit d'un air étonné. Oui, oui, monsieur, reprit-elle ; c'est de ce vieux ivrogne de soldat que je parle. J'ai bien entendu comme il vous remercioit pour une pièce de vingt-quatre sols que le petit monsieur lui a jetée de votre part ; je gagerois qu'avant la nuit il l'aura toute bue en eau-de-vie. Et puis, n'avez-vous pas vu ce grand chien noir qu'il a toujours à son côté ? Un mendiant nourrir un chien ! n'est-ce pas voler d'autres malheureux ? Finissez, lui répondit mon papa, d'un ton sévère. Pourquoi me dire du mal d'un homme qui a besoin comme vous de ma pitié ? S'il aime un peu l'eau-de-vie, je le pardonne à un vieux soldat. Tandis que nous sommes assis à notre aise au coin du feu, il faut que ces braves

gens supportent le vent, la neige, la pluie, toutes les rigueurs de l'hiver. Il n'est pas surprenant qu'ils aient recours à une boisson qui les réchauffe, et qu'ils s'y accoutument. Pour son chien, c'est peut-être l'unique attachement qu'il ait dans le monde; c'est son compagnon fidèle, le seul ami qui prenne part à ses bonnes ou mauvaises journées. En achevant ces mots, il lui donna, sans la regarder, une pièce de deux sols. Elle la reçut d'un air dédaigneux, et s'en retourna en grognant tout le long du chemin. Cette vilaine femme m'avoit donné de l'humeur. Je suis bien fâché, dis-je à mon papa, que vous l'ayez secourue de la moindre chose. Dire des injures à ce pauvre soldat, et lui envier votre aumône! il faut être bien méchant! Tu as raison, mon fils, me répondit-il. Celui qui veut émouvoir ma pitié envers lui aux dépens d'un autre, ne fait qu'exciter mon indignation. Cependant je la vois dans le besoin, et j'oublie son mauvais naturel. Elle en est assez punie par elle-même. Sans la mé-

chanceté de sa langue, je lui aurois donné autant qu'à lui.

Pendant ce dialogue, l'aubergiste nous avoit conduits dans une chambre, dont une croisée s'ouvroit sur le chemin que nous avions parcouru, et l'autre sur la cour de l'auberge. En attendant qu'on nous apportât le dîner, je me mis à la fenêtre. Le premier objet que j'apperçus, fut la vieille femme qui venoit de s'asseoir au pied d'un ormeau tout près de la maison. Elle tiroit de sa poche une petite bouteille de vin, dont elle se mit à boire d'un grand courage. J'appelai mon papa, et je la lui fis remarquer. Il m'imposa silence, de peur qu'elle pût nous entendre. Au même instant nous vîmes au loin le vieux soldat qui venoit vers nous, appuyé sur sa béquille, et suivi de son chien noir. Aussi-tôt que la vieille femme l'apperçut, elle fit rentrer précipitamment la petite bouteille dans sa poche. Nous fûmes curieux d'entendre leur entretien. La bonne mère! lui dit l'homme à moustaches, en l'abordant, est-ce que vous

voulez coucher là sans dîner ? Vous n'avez donc pas faim d'aujourd'hui ? Oh ! ce n'est pas la faim qui me manque, répondit-elle d'un ton pleureur, c'est de quoi manger. Bon ! s'il ne tient qu'à cela, répliqua-t-il, j'en ai pour nous deux. Alors s'étant assis auprès d'elle, il fit glisser de dessus son dos un vieux havresac, et en tira un morceau de pain noir, avec un bout de cervelas bien enveloppé dans du papier, qu'il lui présenta. Il ne garda pour lui qu'un peu de pain et de fromage ; encore à chaque morceau qu'il mangeoit, en donnoit-il à son chien, qui s'étoit mis par derrière, et qui tenoit sa tête appuyée sur son épaule, de l'air de la plus intime familiarité.

Pendant leur repas, la méchante vieille tourna la conversation sur la dureté des voyageurs, et dit que ce monsieur qui venoit d'arriver à l'auberge, ne lui avoit donné que deux liards. Cela ne peut pas être, répondit l'honnête guerrier. Il m'a l'air d'un bien brave homme. Apparemment qu'il ne lui restoit dans sa bourse

que de l'or, qu'il ne pouvoit pas changer. Voyez ce qu'il m'a fait jeter par son fils ; une pièce de vingt-quatre sols. La voilà. Il n'en tombe pas souvent de ce calibre dans mon chapeau. Mais ne soyez pas en peine, vous en profiterez comme moi. Je ne sais pas être heureux tout seul. Un bon repas demande un coup de vin. Je n'en ai pas fait couler aujourd'hui une goutte dans mon estomac, malgré le froid salé qu'il fait ; mais ma pauvre bourse étoit si platé, que je l'aurois enfilée dans le trou d'une aiguille. La voilà devenue rondelette à présent ; et je suis en état de dépenser aujourd'hui six sols, trois pour vous, trois pour moi : le reste sera pour d'autres rencontres. Allons, la bonne mère, donnez-moi la main.

Il se leva d'un air jovial en disant ses mots. La méchante vieille se mit à faire le bon valet. Elle lui présenta officieusement sa béquille, et caressa son chien. Je crois que je l'aurois battue pour cette noire fausseté. Ils s'acheminèrent ensemble vers l'auberge, tandis que nous

allions nous poster à la fenêtre qui donnoit sur la cour. Nous vîmes bientôt le soldat se faire donner une roquille de vin et deux petits verres, dont il remplit l'un pour sa convive. Elle l'avala tout d'un trait. Mon papa ne put contenir plus long-temps son indignation. Fi! la détestable créature, cria-t-il à haute voix. Ils levèrent tous deux la tête. La femme poussa un cri en nous reconnoissant; mais le soldat n'en parut point déconcerté. Mon bon monsieur, s'écria-t-il à mon papa, vous voyez comme nous nous régalons à votre santé. Permettez que je vous la porte, continua-t-il en ôtant son chapeau; celle de monsieur votre fils aussi. Je n'oublie personne, si petit qu'on soit, quand c'est d'honnêtes gens. Grand bien vous fasse, l'ami! lui répondit mon papa. Vous avez un cœur tel que je les aime. Tout pauvre que vous êtes, vous savez obliger. Voici de quoi vous souvenir encore de nous (en lui jetant un écu sur la table); mais pour ceux qui boivent le vin d'un brave homme qu'ils viennent

de calomnier lâchement.... La méchante femme n'en attendit pas davantage, elle se retira la tête baissée, dans une extrême confusion.

Pendant notre dîner, l'hôte nous raconta que le brave soldat, nommé Thierry, avoit servi trente ans; qu'il n'avoit quitté les armes que par une suite du malheur arrivé à sa jambe, et qu'il avoit les certificats les plus honorables de tous ses officiers. C'est lui, continua-t-il, qui maintient le bon ordre et la paix dans le village. Ses moustaches grises en imposent encore aux vagabonds. Tout le monde se feroit un plaisir de lui donner du pain, s'il vouloit le prendre; mais il n'en reçoit point qu'il ne l'ait mérité par quelques services, comme des messages d'une paroisse à l'autre, dont il s'acquitte avec autant d'intelligence que de fidélité. Je l'aurois mis en colère, si j'avois refusé de prendre son argent pour le verre de vin qu'il vient de boire. Il prétend que je dois vivre avec tout le monde des profits de mon état; et que si je lui don-

nois quelque chose, je serois obligé de le porter sur le compte d'un autre, ce qui ne serois pas juste. Tous les matins il va de bonne heure avec une hotte de cailloux sur les épaules, remplir les ornières faites la veille sur le chemin. Vous avez dû remarquer comme il est bien entretenu. Il ne demande jamais rien; mais il n'est guère de voyageurs habitués sur la route, qui ne lui donnent quelque chose au passage; et il le prend, en conscience, parce qu'il croit l'avoir gagné. L'hyver, quand le froid est trop rude, il vient faire des sabots d'enfans au coin de ma cheminée; et il les donne pour rien à ceux qui ne sont pas en état de le payer, de peur qu'ils ne s'enrhument. Seulement il les fait danser devant lui pour sa peine.

Eh bien! ma sœur, que dis-tu de ce bon Thierry? ce dernier trait de son histoire m'a fait tant de plaisir, que je lui ai commandé pour toi une paire de sabots, que je prendrai à mon retour. Comme tu es trop généreuse, et d'ail-

leurs

leurs trop loin de lui pour le payer en gambades, je me charge, à ton intention, de le solder en monnoie de meilleur aloi. Je veux lui en donner six francs, afin que le cadeau soit plus digne de t'être présenté. Ils ne te seront pas inutiles pour courir cet hiver dans le jardin.

Si je ne craignois que mon journal n'eût déjà fatigué ta patience, j'aurois vraiment bien d'autres histoires à te raconter. Je te dirois comme, chemin faisant, je mis à fin une grande aventure, par un moyen dont le seigneur Don Quichotte, malgré toute sa bravoure, n'auroit jamais eu l'esprit de s'aviser. Tu vas croire peut-être, d'après ce début, qu'il y avoit un enchanteur, ou tout au moins un géant dans la querelle, et qu'il s'agissoit de la destinée de quelque illustre princesse, et d'un grand royaume à reconquérir. Eh bien! non, ma chère Juliette; ce n'étoit qu'une petite dindonnière aux prises avec un petit chevrier, pour défendre une petite pomme qu'elle

venoit de cueillir. Après m'être informé gravement de la cause de ce duel, je pris, comme tu le devines sans peine, la défense du foible, mais en paroles ; car heureusement pour le fort, je n'avois ni lance ni rondache ; d'ailleurs, il faut aussi te dire qu'il étoit de tournure à rosser, malgré toutes ses armes, le pauvre chevalier. Je vis tout de suite que le personnage d'un Salomon ou d'un Titus alloit beaucoup mieux à ma taille, et je terminai le combat, au grand contentement des deux champions, en partageant entre eux les derniers restes du pâté que maman nous avoit donné pour la route.

Je pourrois encore te représenter la détresse d'un malheureux lièvre que nous vîmes courir à travers les champs, poursuivi par une meute de chiens et de chasseurs.

Le pauvre animal, après les avoir mis vingt fois en défaut par ses crochets dans la plaine, étoit grimpé sur la pointe d'une roche pendante tout à pic sur des précipices. Un chien furieux l'apperçut

dans cette dernière retraite, et eut l'audace de le forcer. Je les vis se précipiter l'un et l'autre, et rouler ensemble tout déchiré.... mais cette peinture est trop cruelle, n'est-ce pas! J'aime mieux t'offrir des images plus douces, en te parlant de la joie que notre arrivée inattendue a fait naître ici dans toute la maison. Si tes plaisanteries malignes ne m'avoient pour jamais détrompé de l'idée que j'ai voulu prendre quelquefois de mon mérite, je me croirois un homme important, à la manière dont je suis fêté. Il est plus modeste de croire que je suis redevable de ces égards au souvenir que l'on a conservé de ta visite de l'année dernière, et je mets tout mon orgueil à te devoir ma considération.

Voilà, ma chère sœur, le récit peut-être un peu trop détaillé de mes diverses aventures. La plus périlleuse est celle où je me suis engagé pour te plaire, en essayant de te les décrire. Je n'aurois jamais cru en venir à bout. Je ne veux point te faire valoir mon travail. Je me flatte cependant

que tu m'en saurois quelque gré, si je te disois que l'on me sonne depuis un quart-d'heure pour goûter des beignets qui se refroidissent à m'attendre. Je ne crois pas que l'héroïsme de l'amitié fraternelle puisse aller guère plus loin.

Adieu, ma chère Juliette; je vais me divertir ici le mieux qu'il me sera possible, pour que tu me retrouves plus gai quand je retournerai près de toi. C'est une attention délicate dont tu dois sentir tout le prix, et qui te prouve le tendre attachement avec lequel je suis pour toujours ton frère et ton ami,

DIDIER DE LORMEUIL.

DERNIÈRE RÉPONSE DE JULIETTE DE LORMEUIL A SON FRÈRE.

J'AVOIS toujours ouï dire que rien ne servoit comme les voyages à former l'esprit. Ta relation vient de m'en donner une preuve, à laquelle j'étois loin de m'attendre. Qui jamais eût pensé qu'un petit écolier de rhétorique, comme toi, se crût déjà philosophe pour avoir fait six lieues? Tu me disois dans ta première lettre que tu destinois le récit de ton voyage à la postérité. Lorsque tu voudras l'envoyer à son adresse, je me charge de faire le dessein de quelques estampes pour l'accompagner. Ta description de la campagne, dans cette triste saison, me fournira le sujet d'un paysage d'automne très-pittorresque. L'opiniâtre cocher qui,

sans bouger de son siége, tiraille par la manche sa malheureuse redingote; le pauvre Geoffroi se relevant tout confus de son bourbier; mon petit étourdi de frère, tête nue à la portière, suivant des yeux son chapeau dans ses pirouettes; voilà trois drôles de figures à peindre, tandis que mon papa, toujours fidèle à son caractère de prudence, fera le contraste de mes originaux, en saisissant les rênes et arrêtant l'attelage. Tu penses bien que je n'oublierai pas le dîner sous l'orme de la méchante femme et du vieux soldat. Quelle bonne physionomie je veux donner à ce brave Thierry et à son chien noir, mangeant amicalement sur son épaule! Enfin, je terminerai ma galerie par la scène de la dindonnière et du chevrier. Mon frère sera peint, comme tu te représentes toi-même, jugeant gravement leurs querelles, et les mettant d'accord avec des bribes de pâté. Il est vrai que je ne mettrai au-dessous ni le nom de Salomon, ni celui de Titus, que tu ne fais

pas la moindre façon de te donner avec ta modestie ordinaire, mais bien celui du nouveau Sancho Pança : ce qui ne laissera pas de te faire également honneur; car je n'ai guère vu dans ma vie de personnage d'un plus grand sens.

Comme je me flatte que tu ne voudras jamais être en reste avec moi, je t'abandonne aussi mon voyage pour en tirer tels sujets de dessins qu'il te plaira d'y trouver. Je crois qu'ils pourroient faire très-naturellement le pendant des miens.

N'allois-je pas oublier de te faire mes remercîmens pour les jolis sabots de la façon de Thierry? Comme je ne me sens pas en état de répondre à un cadeau si magnifique, tu permettras que je te paie à ton retour, comme il se fait payer des pauvres enfans du village. Je répète à cet effet un nouveau pas de rigodon.

Je suis infiniment touchée du soin généreux que tu prends pour me conserver ta gaîté. Je te prie de croire que je suis capable de la même délicatesse.

Adieu, mon cher Didier; nous sommes, je pense, à deux de jeu pour la malice. Je ne veux l'emporter sur toi que par les sentimens d'une plus tendre amitié.

JULIETTE DE LORMEUIL.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE
ET
MORALITÉS
DU TOME ONZIÈME.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
(Racine; Athalie.)

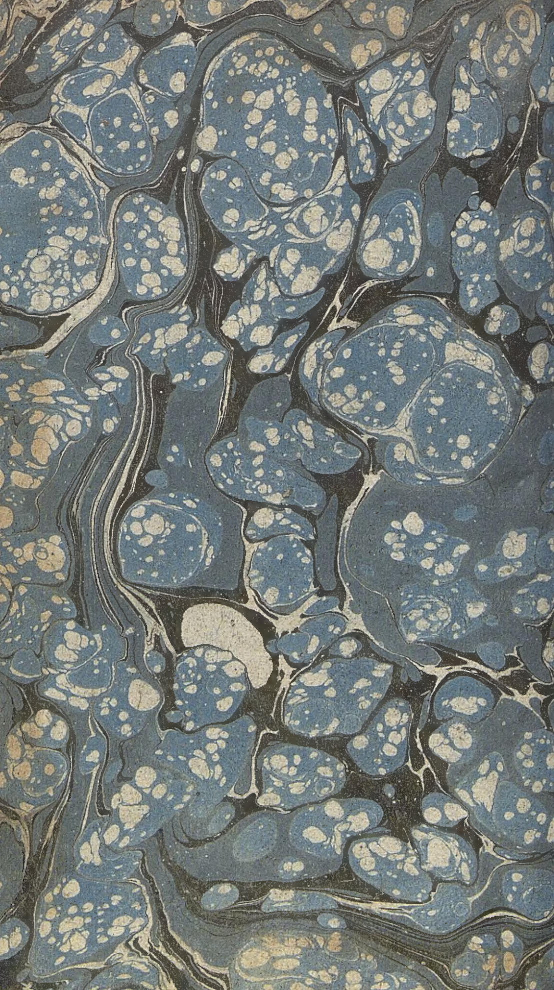
Répétons, pour inscription à ce tableau touchant, ce beau vers sorti du cœur de son auteur célèbre, dont les pulsations correspondaient alors à celles de toutes les mères :

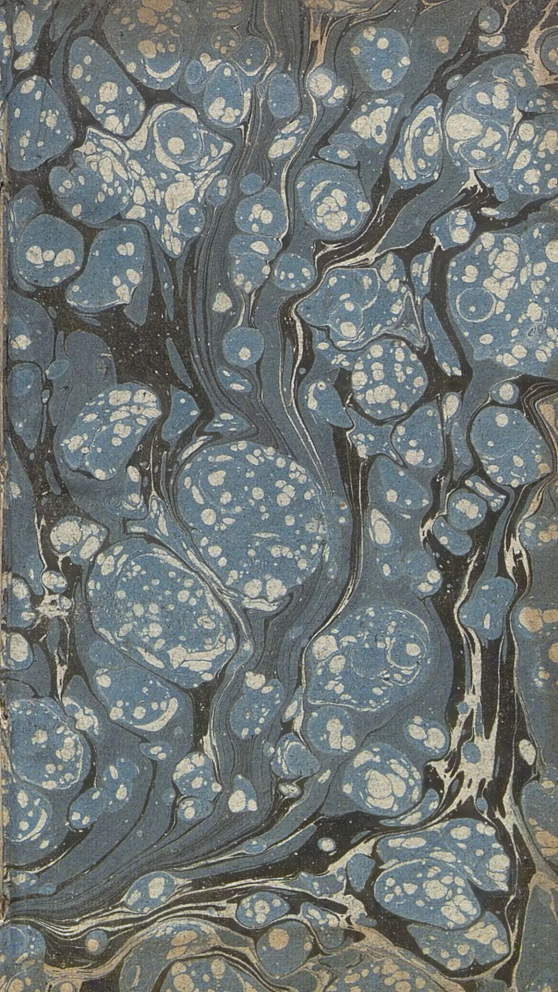
Le chef-d'œuvre du ciel est le cœur d'une mère.
(Voltaire.)

Le plaisir de faire le bien a tant d'attraits, que, pour le goûter, on voit certaines ames

leur cœur. Qu'un maître sage dirige leur correspondance; par le choix heureux des sujets qu'il présentera à leur plume, il parviendra à donner à ses disciples la connoissance des hommes, celles des choses, et à les leur faire exprimer dans un style avoué par le goût.

FIN DE LA TABLE DU TOME ONZIÈME.





ŒUVRES DE ERQUIN.









colorchecker CLASSIC

mm

calibrite